

choisir

revue culturelle
n° 591 – mars 2009



Identités :
où va-t-on ?

*Lorsqu'une phrase, un mot,
dans un psaume, dans la prière personnelle,
saisit l'âme, fait tressaillir le cœur,
il faut s'arrêter, s'enfoncer
dans « cette intuition de Dieu » (...)*

*La méditation fondamentale
qui peut soudain,
n'importe où, n'importe quand,
nous joindre le cœur,
c'est de nous rappeler
que Dieu existe et qu'Il nous aime.
Lui, l'abîme au-delà de tout,
il nous prend avec lui
comme un père son enfant.
Il nous fait entrer
dans un espace de non-mort,
d'inspiration bonne,
délivrée de l'angoisse et de la haine,
l'espace du Saint-Esprit.*

Olivier Clément

choisir

n° 591 - mars 2009

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Pierre Emonet s.j.

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Jacqueline Huppi, assistante de rédaction
Stjepan Kusar, collaborateur
tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-
Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-
CCP : 12-413-1 «choisir»
Pour l'étranger : FS 100.-
par avion : FS 105.-
€ : 66.- ; par avion : € 70.-
Prix au numéro : FS 9.-
choisir = ISSN 0009-4994

Illustrations

Couverture : Pierre Emonet
p. 7 : Michel Gounot/GODONG
p. 12 : Jacques Cousin/CIRIC
p. 20 : Jean-Jacques Kissling
p. 33 : Mario Del Curto
p. 35 : Jean-Marie David

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Une décision malheureuse <i>par Pierre Emonet</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Se centrer sur le Christ <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
Théologie	9
Christian Duquoc. Un théologien fidèle et libre <i>par Edmond Gschwend</i>	
Eglise	11
Tribulations d'un sacrement. Finies, les absolutions collectives ! <i>par Claude Ducarroz</i>	
Eglises	15
Russie : l'œcuménisme piétine <i>par Stanislas Opiela</i>	
Société	19
Les Russes, maîtres de l'improvisation <i>par Robert Hotz</i>	
Politique	23
Un révélateur de désarroi. Christoph Blocher et l'identité suisse <i>par Christophe Büchi</i>	
Libres propos	27
A Gaza... <i>par Sœur...</i>	
Cinéma	29
Départs <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Théâtre	31
Vitriol et fantaisie poétique <i>par Valérie Bory</i>	
Lettres	34
Montaigne. Honnête homme ou sage ? <i>par Gérard Joulié</i>	
Livres ouverts	38
Le mystère de la conscience <i>par Jacques Petite</i>	
Chronique	44
Mystère polymorphe <i>par Gladys Théodoloz</i>	

Une décision malheureuse



La décision du pape Benoît XVI de lever l'excommunication des quatre évêques schismatiques de la Fraternité Saint Pie X (Ecône) a été ressentie comme le signal d'une restauration. La mesure est trop lourde de symbolisme pour que les explications tardives du Vatican parviennent à rassurer.

Une levée d'excommunication n'est pas une réhabilitation ni une réintégration ; elle n'est que la suppression d'une sanction. Même après le geste surprenant du pape, les évêques lefèbvristes restent interdits de ministère aussi longtemps qu'ils n'accepteront pas l'enseignement du concile Vatican II. La distinction est trop subtile pour la grande majorité des fidèles ; seul un spécialiste peut en saisir la portée. Prenant acte, un peu tard, du scandale, le pape a précisé que son geste était une invitation à réaliser la pleine communion avec l'Eglise « en témoignant d'une véritable fidélité et une reconnaissance véritable du magistère et de l'autorité du pape et du concile Vatican II ». Loin d'obtempérer, Mgr Fellay s'est empressé d'affirmer qu'ils acceptaient tous les conciles jusqu'à Vatican II et de réclamer la réhabilitation de Mgr Lefèuvre. Plus direct, le supérieur du séminaire d'Ecône, l'abbé de Jorna, a précisé : « On ne va pas transiger, on ne va pas céder ni sur Vatican II ni sur l'œcuménisme. Ni sur la collégialité... Le plus important pour nous, c'est que nous refusons la liberté religieuse, la liberté de conscience. » Et de conclure avec cynisme : « Jusqu'ici, c'est le Vatican qui a fait toutes les concessions » (Tribune de Genève, 28.01.2009). Qu'on se le dise !

Les propos révisionnistes d'un des évêques traditionalistes ont rendu la grâce papale encore plus odieuse, sans que les explications embarrassées et les excuses tardives n'aient dissipé le malaise. Le discours antisémite fait tout de même partie de la rhétorique héritée de l'Action française. Il n'est donc pas aussi étranger aux adeptes de Mgr Lefèuvre qu'on veut bien le dire. A Ecône, on a refusé d'amender des vieilles prières antisémites de la liturgie du Vendredi saint, et il est piquant de remarquer que les excuses de Mgr Fellay n'ont pas été

adressées aux juifs, premiers lésés, mais au pape, qu'il s'agit de ménager pour éviter d'aller à Canossa. On aurait préféré qu'il demande pardon au pape pour avoir divisé l'Eglise ! Comment cela a-t-il pu échapper aux instances vaticanes ? Des cardinaux ont parlé du dysfonctionnement de la curie romaine et du manque d'information. Faut-il craindre que le pape ne soit manipulé par certains milieux de la curie qui n'ont jamais accepté le concile ?

Après avoir fâché les musulmans à Ratisbonne, les Indiens à Aparecida, les juifs en reformulant la prière du Vendredi saint et en exaltant mal à propos la figure contestée de Pie XII, voilà que ce sont maintenant les fidèles et leurs pasteurs qu'on scandalise. Un meilleur exercice de la collégialité aurait sans doute permis d'éviter ce nouveau faux pas. La décision de lever l'excommunication a été prise sans concertation avec les évêques des diocèses concernés. L'évêque du lieu, Mgr Brunner, qui n'a jamais été consulté, a eu connaissance des textes de Rome par la presse (Nouvelliste, 26.01.09). Un peu moins de suffisance et de désinvolture envers les pasteurs des Eglises particulières et un plus grand respect de leurs compétences nous auraient épargné ce gâchis. Dans une audience du 28 janvier, Benoît XVI s'est expliqué sur la portée de sa décision : « J'ai accompli cet acte de miséricorde paternelle car les évêques m'ont manifesté à plusieurs reprises leur vive souffrance concernant la situation dans laquelle ils se trouvaient. » Une situation dans laquelle ils ont bien voulu se mettre et persévéérer. Cette miséricorde paternelle sera plus crédible le jour où elle s'exercera aussi à l'endroit de tant de théologiens et de pasteurs qui s'engagent pour annoncer l'Evangile en ce XXI^e siècle et qui ont été interdits d'enseignement ou de ministère, alors qu'ils n'ont jamais quitté l'Eglise.

Un pape condamne, un autre pape absout... sans qu'il y ait eu amendement. La parole du pape n'est donc plus aussi incontestable qu'elle le prétend. Certains en prennent leur parti : ils affichent leur désintérêt et quittent l'Eglise. Parce que la Compagnie de Jésus a réaffirmé le lien spécial qui l'unit au Saint Père, nous refusons de prendre le chemin de l'indifférence. Il ne s'agit pas de tourner le dos, mais de faire face. C'est pourquoi, par loyauté envers le Saint Père, avec respect, nous disons notre incompréhension et notre inquiétude.

Pierre Emonet s.j.

Une version plus étayée de cet éditorial peut être lue sur www.choisir.ch



■ Info

Campagne athée

A l'occasion de son 100^e anniversaire, l'Association des libres penseurs de Suisse a adopté, le 17 février, un projet de campagne publicitaire en faveur de l'athéisme dans les bus de certaines villes. Le secrétaire central de l'Alliance évangélique suisse (AES) Hansjörg Leutwyler s'est dit agréablement surpris par cette campagne intitulée *Il n'y a probablement pas de Dieu*, qui laisse donc ouverte la possibilité que Dieu existe. Cette annonce cependant n'a pas été du goût de tous. A Lucerne, des inconnus ont menacé de mettre le feu aux bus qui porteraient de telles affiches et des cadres de la *Luzerner Verkehrsbetriebe* (VBL) ont été insultés et accusés de vouloir porter atteinte aux sentiments religieux. A St-Gall, en octobre 2008, le conseiller communal radical Fredy Brunner, soutenu ensuite par le conseil communal, avait déjà refusé une campagne publicitaire des libres penseurs dans les bus de la ville. (Apic)

■ Info

Trafic d'êtres humains

L'exploitation sexuelle et le travail forcé constituent les formes les plus répandues de la traite d'êtres humains, met en évidence le premier Rapport général sur la traite des blanches, présenté par l'UNODC, le Bureau des Nations Unies contre la drogue et le crime.

La traite à des fins de prostitution représente 79 % du trafic d'êtres humains et implique des femmes de plus en plus jeunes. Dans 30 % des pays, ce crime est commis par des femmes qui souvent ont elles-mêmes été des victimes. Le pourcentage de condamnations judiciaires de femmes pour trafic d'êtres

humains atteint 60 % dans les pays de l'Est de l'Europe et d'Asie Centrale.

Le travail forcé concerne pour sa part 18 % du trafic d'êtres humains mais, selon le rapport, ce pourcentage est sous-évalué à cause du manque de dénonciations et du fait que tout s'exerce dans l'ombre. Si globalement le nombre des sentences contre les trafiquants d'êtres humains a augmenté, dans de nombreux Etats le pourcentage des jugements excède rarement 1,5 pour 100 000 personnes. Impliqués dans des formes d'exploitation comme la prostitution, l'esclavage, l'industrie de la pornographie, les enfants constituent 20 % des victimes. Dans de nombreux pays africains, ce pourcentage monte de façon vertigineuse.

Fondée sur les données de 155 nations, l'enquête des Nations Unies montre le manque de collaboration de nombreux gouvernements. Bien que le nombre d'Etats qui appliquent le Protocole des Nations Unies contre le trafic d'êtres humains (en vigueur depuis 2003) ait doublé, de nombreux gouvernements, en particulier en Afrique, continuent à nier l'existence du phénomène ou négligent de poursuivre pénallement les criminels. En 2007 et 2008, deux pays sur cinq n'ont prononcé aucun jugement en la matière.

Le Saint-Siège pour sa part a multiplié ses dénonciations. « La plaie du trafic d'êtres humains est un phénomène social pluridimensionnel de misère, de pauvreté, d'avidité, de corruption, d'injustice et d'oppression », a affirmé l'archevêque Mamberti, secrétaire du Vatican pour les Rapports avec les Etats, le 4 décembre 2008, au Conseil ministériel de l'OSCE (Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe), à Helsinki. « Les causes de ce phénomène, a ajouté le représentant du Saint-Siège, incluent des facteurs économiques comme l'équilibre entre les niveaux de bien-être rural

et urbain et le désir désespéré d'échapper à la pauvreté. (...) Il y a un autre aspect qui doit être reconnu et affronté collectivement (...), la banalisation de la sexualité dans les milieux de la communication sociale et dans l'industrie du divertissement qui alimente le déclin des valeurs morales et conduit à la dégradation d'hommes et de femmes, ainsi qu'à l'abus de mineurs. > (Fides)

■ Info

Zimbabwe : les évêques accusent

Autrefois prospère, le Zimbabwe est non seulement ruiné économiquement mais subit depuis août dernier une épidémie de choléra qui a déjà fait plus de 3000 morts et contaminé près de 60 000 personnes.

Dans son communiqué du 27 janvier, la Conférence épiscopale d'Afrique australe a déclaré que, dix mois après les élections de mars 2008, « majoritairement considérées comme l'expression de la volonté du peuple au Zimbabwe, le président Robert Mugabe et sa clique s'accrochent au pouvoir de manière illégitime ». Elle a aussi dénoncé les dirigeants des 15 Etats de la Communauté de développement de l'Afrique australe (SADC), pour n'avoir pas réussi à permettre la négociation d'un accord au Zimbabwe. La SADC doit cesser « de soutenir le régime illégitime de Robert Mugabe et de lui accorder une quelconque crédibilité, avec effet immédiat. A défaut, les dirigeants de la SADC se rendent complices d'avoir favorisé les conditions qui ont entraîné la famine, les déplacements, les maladies et la mort pour les Zimbabwéens. »

Les évêques ont appelé R. Mugabe à démissionner immédiatement, ont demandé « la création d'un gouverne-

ment intérimaire de coalition chargé du redressement national » et exigé « la préparation, dès que possible, d'élections présidentielles crédibles, sous la supervision de la communauté internationale ». (Apic)

■ Info

Uranium et nucléaire

Le nombre de pays protégés par des zones exemptes d'armes nucléaires devrait passer à 110 en 2009, contre 56 à l'heure actuelle. Le traité de Pelindaba prévoit en effet que l'Afrique devienne une zone exempte d'armes nucléaires. Le Conseil œcuménique des Eglises (COE) encourage cette démarche et appelle le Moyen-Orient à aller dans le même sens. A cette fin, le COE a établi des contacts dans 50 pays avec des responsables gouvernementaux, ainsi qu'avec des groupes religieux et de la société civile. Les Eglises soulignent aussi la nécessité de contrôler le commerce de l'uranium. La Namibie est sur le point de devenir le plus gros exportateur mondial de cette précieuse ressource. Une zone exempte d'armes nucléaires en Afrique offrirait certaines garanties en matière de sécurité, d'environnement et de commerce. Sans une réglementation de ce type, le trafic d'uranium ressemblerait à celui de diamants. (WCC media)

■ Info

Faim et corruption au Kenya

Selon le gouvernement de Nairobi, plus de 10 millions de Kenyans souffrent de la faim. « Tout en reconnaissant qu'il n'y a pas eu assez de pluie dans beaucoup de parties du pays, nous sommes aussi conscients du fait que si nous avions

pris toutes les mesures adéquates programmées à l'avance, nous aurions mis un frein au vice de l'égoïsme et de l'avidité ; si nous avions eu la volonté politique d'éliminer la culture de la corruption, aucune vie ne serait en danger à cause de la faim », a déclaré le cardinal Njue, archevêque de Nairobi et président de la Conférence épiscopale du Kenya, lors de la présentation du Plan stratégique national quinquennal de la Conférence épiscopale du pays, le 5 février. L'Eglise au Kenya dénonce depuis longtemps la spéculation qui provoque une augmentation artificielle des prix des aliments.

Le cardinal Njue a aussi rappelé l'engagement de l'Eglise pour la transformation sociale du Kenya, sur la base des valeurs de l'Evangile. Dans une société qui tend à « la violence, la corruption, aux inégalités, aux injustices de tous types et au tribalisme, l'Eglise catholique continuera, à travers la Commission Justice et Paix, à former les consciences, à être du côté de la vérité, de la justice et de la réconciliation ».

■ Info

Sécheresse en Argentine

L'Argentine, un des plus grands producteurs mondiaux de grain et de viande, connaît la pire sécheresse de ces 50 dernières années, avec des pertes abondantes de récoltes et d'animaux et peu de perspective de relèvement immédiat. Dans certains lieux, les pertes atteignent 40 % des récoltes ; elles sont chiffrées à déjà plus de 10 % pour l'ensemble du pays. On estime en outre que 700 000 têtes de bétail ont disparu en raison du manque d'alimentation végétale et d'eau. La sécheresse, provoquée par le phénomène atmosphérique *Niña*, dure depuis 8 mois et pourrait se prolonger en-

core longtemps. Elle se concentre sur une ample frange qui va du centre-est au nord-est du territoire argentin, incluant une partie de Buenos Aires et de Santa Fé, deux provinces agricoles importantes. Selon les estimations officielles, la récolte de 2008/2009 rapportera 15 millions de tonnes de moins par rapport à la saison précédente. Unique-ment pour le soja, le principal produit d'exportation du pays, on parle de pertes d'environ 3,6 millions de dollars. Le manque pourrait atteindre 7,8 millions de dollars si on prend en considération la diminution du bétail bovin. (*Fides*)

■ Info

Liban : chrétiens divisés

Les prochaines élections législatives libanaises auront lieu le 7 juin. Principaux enjeux : le sort de la branche armée du Hezbollah et l'influence de la Syrie. Le duel oppose depuis trois ans la coalition anti-syrienne et l'opposition libanaise, mais divise aussi les chrétiens par l'entremise du général Michel Aoun, chef du bloc du changement et de la réforme, et du cardinal Nasrallah Pierre Sfeir, chef de l'Eglise maronite. Ce dernier a pris position dans le débat politique, estimant qu'une victoire de l'opposition aux prochaines législatives mènerait à des « erreurs historiques ». En réaction, le général Aoun n'a pas assisté à la célébration de la fête de saint Maron.

S'exprimant au lendemain de la réunion de l'Assemblée des patriarches et évêques catholiques au Liban (APECL), Mgr Sfeir a souligné, le 9 février, que le Liban faisait face à une « dégradation sans précédent du climat politique ». Il a déploré les polémiques au quotidien au sein du camp chrétien et a appelé les chrétiens maronites à l'union, mettant en garde contre la stratégie de « divi-

sion et de conquête » à laquelle certains recourent en vue de « nous défaire et nous dominer ». Le cardinal Sfeir a également déclaré qu'un Etat qui se respecte « ne saurait permettre la présence de certains groupes armés au détriment de la volonté de l'Etat (...) Il est du devoir des chrétiens de faire en sorte que leur allégeance aille uniquement au Liban. »

■ Info

Panama : mission de l'Eglise

Le Tribunal suprême électoral du Panama a signé, mi-février, un accord avec l'Eglise catholique locale afin d'assurer la participation d'une mission d'observateurs de la Commission Justice et Paix lors des élections présidentielles du 3 mai. Objectif, garantir un scrutin crédible et transparent. « Notre volonté est de mener un processus d'observation, indépendant, national, dans un esprit chrétien de servir le bien commun », a déclaré Maribel Jaén, directrice de la Commission Justice et Paix. Cette dernière aura également la charge de promouvoir la participation des citoyens, en suivant de près les opérations de vote, en particulier dans les prisons, les hôpitaux et les centres de retraités. (Apic)

■ Info

Afghanistan : détérioration

Plus de 2100 civils ont perdu la vie en Afghanistan en 2008 dans le cadre de la guerre, soit 40 % de plus qu'en 2007. Ces chiffres ont été diffusés à Genève par le secrétaire général adjoint de l'ONU aux Aides humanitaires, John Holmes.

Le communiqué met l'accent sur l'augmentation des attentats suicides et à la dynamite, des enlèvements et des bombardements aériens.

D'autres facteurs de détérioration, tels que la sécheresse, s'ajoutent à la guerre, faisant de ce pays « l'un des pires au monde » en ce qui concerne le développement humain. L'espérance de vie moyenne y est de 43 ans et 70 % des gens n'ont pas d'accès adéquat à l'eau potable. Les Nations Unies requièrent le versement par la communauté internationale de 465 millions d'euros pour l'année 2009, dans le cadre de programmes de développement et de secours à la population afghane. La plus grande partie des fonds servirait à financer des projets agricoles et des opérations de déminage. (Apic)

■ Info

Tibet : commémoration

Le 10 mars 1959, neuf ans après l'invasion du Tibet par l'Armée de libération de la Chine populaire, les Tibétains entraient en insurrection. Le soulèvement fut écrasé par le régime de Pékin. Une semaine plus tard, le Dalaï Lama prenait le chemin de l'exil, vers l'Inde.

Affiche de la police chinoise à Lhassa



Se centrer sur le Christ

Les événements récents dans l'Eglise, à savoir l'abandon en Suisse des célébrations avec absolution communautaire, la levée des excommunications de quatre évêques traditionalistes, et enfin la nomination d'un nouvel évêque auxiliaire à Linz laissent bien des croyants perplexes, c'est le moins que l'on puisse dire. Certains se réjouissent, d'autres ne comprennent pas, d'autres décident que maintenant cela suffit et quittent l'Eglise, beaucoup ne voient pas en quoi ces décisions les concernent parce que cela fait longtemps qu'ils estiment ne plus avoir besoin de l'Eglise pour croire.

D'habitude, sous cette rubrique, j'essaie de prendre les choses avec une certaine légèreté, aujourd'hui... Ces événements ne mettent en cause ni ma foi, ni ma relation à Dieu, ni même mon attachement à l'Eglise qui sont d'abord nourris par la prière, la fréquentation et la célébration des sacrements, la relation personnelle avec le Christ. Je pourrais, un peu trop vite, dire que tout cela n'est pas si grave, mais ça l'est, parce que ces événements touchent et blessent des gens qui me sont proches. Et je constate qu'ils affectent même la relation que ces personnes ont avec Dieu. Impossible pour moi de me satisfaire d'un jugement sur la relation de ces personnes à Dieu ou avec l'Eglise. Qui suis-je pour la juger ?

Ma relation à Dieu est affectée par ma relation aux autres. Une des particularités du christianisme est de croire que Dieu a pris le risque de se faire homme et de poursuivre l'expérience d'une révélation et d'une transmission qui passe par les hommes. Toute l'Ecriture témoigne du risque que Dieu prend en se ré-

vêtant à des humains, qui en témoignent à d'autres en transmettant leur expérience. Rédacteurs et lecteurs sont influencés par le contexte dans lequel ils vivent et qui révèle la présence de Dieu dans l'Histoire, même si entre les uns et les autres il peut y avoir des siècles. Ainsi, que nous soyons affectés par les événements et les personnes ne laisse pas Dieu indifférent.

Mais peut-être nous faut-il nous interroger sur ce qui nous affecte. Plus simplement, nous demander quelle incidence réelle une information a sur notre vie et sur nos relations. Je me surprends parfois à être submergé d'émotions par des nouvelles qui objectivement me sont étrangères. Les informations à la télévision, les reportages suscitent de telles émotions. Je suis confronté à des tragédies auxquelles je ne peux apporter aucun soulagement, d'où un sentiment d'impuissance, encore renforcé par ce que disent les autres. Puis vient la question : « Et Dieu dans tout cela », et Dieu semble rester silencieux... parce qu'il n'agit pas dans le même registre émotionnel.

Dans de tels moments de désarroi, je me remémore ce qui est le fil rouge de ma vie : le Christ. Il a été à mes côtés, il l'est aujourd'hui et le sera demain. J'ai construit ma vie sur cette conviction. Pas sur des permissions ou des interdictions. Et c'est aussi ce que j'aimerais dire à celles et ceux qui se sentent troublés : retournez aux expériences qui vous rappellent la présence de Dieu, parce que c'est avec lui que nous avançons...

Bruno Fuglistaller s.j.

Christian Duquoc

Un théologien fidèle et libre

••• **Edmond Gschwend**, Genève
Prêtre

En 1968 et 1972, Christian Duquoc publie deux ouvrages de christologie ; puis, en 1973, *Jésus, homme libre*, un livre accessible à tous et répondant à la question : « Peut-on reconnaître Jésus sans le confesser Christ ? » Il explique : « Le nom de Christ prend toute sa signification une fois interprété à la lumière de l'histoire concrète de Celui à qui on l'a attribué : Jésus de Nazareth, le condamné en raison de sa lutte terrestre, cet homme qui fut avant tout un homme libre. Le titre de Christ est pourtant nécessaire : il arrache Jésus à l'anecdote que, au fait divers, au passé. C'est parce qu'il est Christ que Jésus est actuel, mais il est Christ parce qu'il fut Jésus de Nazareth. »

En 1984, il revient à la christologie avec *Messianisme de Jésus et discréption de Dieu*. Il montre que les théologies politiques et celles de la libération prennent en compte le déroulement concret de notre histoire. Ainsi, la prise au sérieux de la violence conduit à une évaluation moins triomphaliste de la christologie. Elle exige de décliner cette dernière à partir d'une distance avec le Dieu caché que, cependant, Celui dont elle parle, Christ, révèle.

Dans la foulée de Vatican II, il publie *Des Eglises provisoires, essai d'ecclésiologie œcuménique* (1985), un essai novateur et courageux qui n'hésite pas à remettre en question l'ecclésiologie fermée et anti-œcuménique héritée du concile de

Trente, celle qui était encore enseignée dans les années précédant Vatican II. En 1999, il poursuit sa réflexion avec *Je crois en l'Eglise. Précarité institutionnelle et Règne de Dieu*. Le constat est sévère : « crispation sur la tradition interne... dysfonctionnements institutionnels : cas des divorcés remariés, problèmes des ministères, impasses éthiques, rigidités doctrinales, indifférence à l'opinion publique chrétienne sont constamment évoqués dans les synodes diocésains... » Christian Duquoc tient à préciser : « L'ouvrage ici proposé ne poursuit aucun but polémique. Des constats sévères sur l'état présent de l'institution ne visent pas à sa déconstruction ; ils évoquent l'urgence des réformes. »

Le propos est précisé dans la présentation de l'ouvrage : « La logique interne à toute institution, qui n'est pas maîtresse des effets sociaux qu'elle induit et qui manque de clairvoyance sur ses modes de survie et son avenir, est trop souvent occultée par un discours théologique idéaliste. Le but de cet ouvrage est de faire penser ensemble la nécessité de l'institution ecclésiale et la grandeur du Règne annoncé ; pour cela, l'auteur avance l'hypothèse que la précarité reconnue et assumée conditionne la vérité du témoignage. »

Le dominicain Christian Duquoc, décédé à Lyon en septembre dernier, a laissé une œuvre considérable. Il y a plus de trente ans, en 1976, il inaugurait une chaire de théologie œcuménique à l'Université de Genève, heureux fruit de l'ouverture du concile Vatican II. L'abbé Gschwend, qui a bénéficié de son enseignement, rappelle la pertinence de sa pensée pour l'Eglise d'aujourd'hui.

théologie

Un Dieu partagé

Le dernier ouvrage de Christian Duquoc, paru en 2006, a comme titre : *Dieu partagé. Le doute et l'histoire*. Impliqué dans une histoire mouvementée, puisqu'il a conclu une alliance avec Israël qui a été renouvelée par Jésus-Christ, Dieu semble « partagé » sur la conduite à tenir : se réfugier dans sa transcendance ou se rendre vulnérable.

La première partie du livre passe en revue les figures les plus marquantes du Premier Testament, pour conclure que les promesses faites à Moïse, à David et aux prophètes ne se sont pas réalisées. Le peuple s'est souvent révolté, empêchant par ses infidélités la réalisation espérée. Dieu est affecté par l'ingratitude du peuple, mais il ne rompt pas l'Alliance.

De leur côté, les philosophes (ceux des Lumières), voulant exonérer Dieu de ses compromissions avec les religions historiques, ont abouti à l'agnosticisme et à l'athéisme. Ce Dieu détaché de l'histoire et de toutes nos contingences est un Dieu inutile ! C'est la deuxième partie. Or, constate Christian Duquoc, l'idée chrétienne de Dieu arrimée à l'incarnation est essentiellement subversive : elle démantèle les grandes assurances métaphysiques et éthiques, au profit d'un cheminement inattendu, orientant vers un Dieu affecté par le partenaire auquel il s'est lié.

Le Royaume de Dieu promis tarde à se réaliser et le déroulement de l'histoire, avec ses violences, est ambigu. « La demande pressant Dieu d'intervenir pour que justice advienne anéantirait par son exaucement miraculeux la responsabilité des hommes dans la genèse de leur monde. Ce monde serait celui de Dieu seul, il ne serait pas le

leur... La vérité de l'alliance postule le renoncement divin à une gestion miraculeuse. Le *Dieu partagé* tient compte des évolutions lentes de la maturation des individus et des collectivités. » Un livre capital, mais difficile !

Il est impossible de rendre compte en un si bref article de l'apport décisif de Christian Duquoc à la théologie contemporaine. Il faudrait mentionner sa longue collaboration à la revue *Lumière et Vie*, qu'il a dirigée pendant des années, et ses fréquentes participations à des conférences et séminaires. Un bref essai, *La théologie en exil* (2002), mérite encore d'être mentionné car il met en lumière une de ses préoccupations essentielles : poursuivre le débat avec la culture contemporaine. Un défi qu'il s'est efforcé de relever tout au long de son travail. De manière étonnante, il encourageait ses amis à lire des romans ! Une invitation à ne pas s'isoler dans la théologie, mais à garder contact avec la diversité des cultures. Sa connaissance de la littérature, des littératures étrangères - chinoise notamment - était d'ailleurs remarquable.

L'hommage que lui rend le dernier numéro de *Lumière et Vie* porte comme titre : *La liberté d'un théologien*.¹ Théologien libre, novateur, rigoureux, croyant ; tel fut Christian Duquoc.

E. G.

¹ • Par Isabelle Chareire, n° 280, octobre-décembre 2008, pp. 93-101.

Tribulations d'un sacrement

Finies, les absolutions collectives !

••• Claude Ducarroz, Fribourg
Prévôt de la Cathédrale St-Nicolas

La manière de comprendre et de célébrer le sacrement de la réconciliation a beaucoup évolué au cours des siècles. Aucun sacrement n'a subi autant de variations, y compris dans l'impact concret qu'il a eu sur la conscience, la piété et l'existence des chrétiens.² Jusqu'à l'époque du concile Vatican II où, selon un théologien, « le lieu (le confessionnal), la durée (quelques minutes), le style (chuchotant) en faisaient le degré zéro de ce que doit être une célébration liturgique ».³ Sauf respect pour la grâce du pardon, évidemment !

Si les chrétiens - même les plus fervents - ont peu à peu délaissé ce sacrement, ce n'est pas d'abord parce qu'ils n'en voyaient plus la nécessité. C'est parce qu'il avait trop souvent péché lui-

même par des pratiques inquisitoriales et angoissantes, dont peuvent témoigner encore de nombreux pénitents. Il y eut - et il y a encore - dans notre Eglise trop de « cabossés de la confession ». Des hypertrophies malsaines focalisaient davantage l'attention sur le péché - en tous ses états - que sur la bonne nouvelle du pardon, sur l'individu isolé que sur la communauté, sur le Dieu vengeur que sur le Père des miséricordes. Il fallait donc que ce sacrement passe lui-même par une sérieuse cure de conversion.

Et vint Vatican II

C'est ce que le concile Vatican II a initié quand il dit que « la célébration commune, avec participation active des fidèles, (...) doit l'emporter sur la célébration individuelle et quasi privée », en précisant que « ça vaut aussi pour l'administration des sacrements » (*Constitution sur la liturgie* n° 27).

Concernant le sacrement de pénitence, il a fallu attendre 1973 (1978 pour la version française)⁴ avant de voir les premiers effets de la réforme annoncée. Et ils furent d'importance. Le rituel promeut une célébration renouvelée qui comporte un accueil réciproque fraternel, une

1 • Les documents de la **Conférence des évêques suisses**, *Révision des normes particulières au sujet du Code de droit canon (série VI)* sont disponibles sur www.sbk-cvs.ch.

2 • Pour en savoir plus, **Philippe Rouillard**, *Histoire de la pénitence des origines à nos jours*, Cerf, Paris 1996, 210 p.

3 • Cf. **Louis-Marie Chauvet** et **Paul De Clerck**, *Le sacrement du pardon entre hier et demain*, Desclée, Paris 1993, p. 74.

4 • On ne peut que recommander la lecture des orientations doctrinales et pastorales de ce nouveau rituel, *Célébrer la pénitence et la réconciliation*, Chalet-Tardy, Paris 1978, pp. 9-27.

Pauvre confession !
On l'avait rebaptisée
« sacrement de la
réconciliation ». Voici
qu'elle redevient très
« pénitentielle ».
En effet, par un
décret du 1^{er} janvier
2009,¹ les évêques
suisses ont supprimé
l'autorisation de don-
ner l'absolution col-
lective puisque seul
le danger imminent
de mort pourrait
encore la justifier
chez nous. Autant
dire : jamais ! Que
s'est-il passé ?

église

écoute de la Parole de Dieu, une confession de la miséricorde autant que du péché, le rite biblique de l'imposition des mains et un envoi dans le monde comme témoin de la réconciliation, etc.

C'est une toute autre ambiance, qui s'exprime jusque dans le mobilier. Des lieux d'accueil sympathiques ont remplacé les confessionnaux obscurs, poussiéreux et grillagés... une invention de 1565 seulement ! Bien sûr, les attitudes intérieures demeurent semblables parce qu'elles sont héritées de l'Evangile, à savoir la confiance en l'amour de Dieu, la reconnaissance et le regret de son péché, la volonté de conversion et de réparation. N'empêche que le pardon libérateur l'emporte désormais sur les efforts pénitentiels, comme la miséricorde de Dieu est heureusement plus forte que nos misères humaines.

Mais la nouveauté la plus visible surgit ailleurs. Le rituel, en effet, élargit les formes possibles du sacrement, en consacrant les célébrations communautaires avec confession et absolution individuelles, et surtout en autorisant des célébrations avec confession et absolution collectives. Une sorte de révolu-

tion, encore que ce terme ne soit pas adéquat pour qui connaît les nombreux virages déjà accomplis dans sa longue histoire par ce sacrement décidément très élastique en ses rites.

L'absolution collective - qu'il vaudrait mieux appeler communautaire - est possible « lorsque, vu le nombre de pénitents, il n'y a pas suffisamment de confesseurs à leur disposition pour entendre comme il le faut la confession de chacun dans des limites de temps convenable, en sorte que les pénitents seraient contraints de demeurer privés - sans faute de leur part - de la grâce sacramentelle ou de la sainte communion » (*Rituel en français* n° 45).

Il appartient aux évêques de décider quand il est permis de donner cette absolution sacramentelle collective. Ce que les évêques suisses ont fait par un décret de 1974. Mais, précisent les évêques, « il faut rappeler chaque fois l'obligation pour les pénitents ayant conscience de fautes graves de les accuser à un prêtre avant une autre absolution collective. » Non pas que de tels péchés ne soient pas pardonnés au moment de l'absolution collective, mais parce que de telles situations exigent l'appoint de conseils compétents pour favoriser le discernement et encourager l'authentique conversion du pécheur.

La diffusion de l'absolution collective dans plusieurs diocèses suisses a changé les habitudes des catholiques. Certains sont revenus à ce sacrement qu'ils avaient délaissé à cause des critiques (légitimes) que l'on sait. Mais le fait de le recevoir désormais uniquement sous sa forme communautaire a provoqué une désaffection dommageable de sa forme personnelle. N'allait-on pas vers des confessions trop faciles, vers un pardon au rabais ?

Une toute autre ambiance !



Il faut cependant le reconnaître : tant les fidèles que les pasteurs tirent de cette liturgie pénitentielle un bilan très positif. De telles célébrations sont devenues des moments forts de l'année liturgique, pour les personnes comme pour les communautés, notamment avant Noël et avant Pâques. L'impact de la Parole de Dieu, le renouveau de l'examen de conscience, l'image d'un peuple nombreux rassemblé pour accueillir le signe du pardon : tout cela, lorsque la liturgie est bien préparée et bien animée, constitue une expérience d'Evangile profonde et féconde. C'est pourquoi les « pratiquants » de ces cérémonies restent très attachés à cette forme de réconciliation sacramentelle. Il faut les écouter.

Retour en arrière ?

Qu'en pensa-t-on à Rome ? Pas beaucoup de bien, il faut le remarquer, et les évêques suisses sont bien placés pour le savoir. De la part des dicastères du Vatican et de la part du pape lui-même ont paru en rafale des mises en garde, des précisions en forme de restrictions, des pressions pour que cessent de telles anomalies jugées contraires à l'esprit - sinon à la lettre - des documents officiels. La liste de ces coups de frein est longue.⁵ Le *Code de droit canon* (1983) et le *Catéchisme de l'Eglise catholique* (1992) ont donné le coup de grâce à ces liturgies, tandis que les évêques suisses traînaient les pieds pour obtempérer aux ordres de Rome qui leur enjoignait de mettre fin à ces déplorables « spécialités suisses ».

C'est ce que nos évêques ont fait par le décret du 1^{er} janvier 2009, un écrit typiquement juridique puisqu'on y renvoie à douze reprises au droit canon et à d'autres documents romains, sans jamais citer une seule fois l'Evangile explicitement. Avec un argument jugé imparable : l'aveu personnel verbal et l'absolution individuelle sont constitutifs de ce sacrement, même si, paradoxalement, les absolutions collectives reçues jusqu'à ce jour sont, malgré tout, considérées comme valides.

Soyons positifs. Nos évêques rappellent opportunément qu'il y a bien des manières d'obtenir le pardon divin, lequel demeure un cadeau gratuit. Il suffit de penser, en méditant les textes bibliques, au baptême d'abord - évidemment -, puis au partage entre frères, à l'engagement apostolique, à la prière sincère, à l'offrande de ses souffrances, à la participation à l'eucharistie « en rémission des péchés », etc.

Nos évêques encouragent toujours les célébrations communautaires, mais avec absolution individuelle, ces cérémonies hybrides qui ne permettent pas toujours une vraie rencontre personnelle quand les fidèles doivent passer auprès d'un prêtre (pressé) pour recevoir une (rapide) absolution. Ils nous rappellent ensuite que les péchés dits « véniaux » n'exigent pas une absolution sacramentelle. Encore faut-il savoir distinguer les diverses « sortes de péchés », un sujet que le *Catéchisme de l'Eglise catholique* tente d'expliquer en... onze numéros (1854-1864).

Ces célébrations non-sacramentelles, suffisantes pour le pardon des « petits péchés », peuvent être présidées par des laïcs (hommes et femmes) qui choisiront une « absolution déprécatrice » (« Que le Seigneur vous pardonne... »), ce qui fut la formule de l'absolution sacramentelle en Occident jusqu'au XIII^e

5 • Cf. **Bernard Rey**, *Pour des célébrations pénitentielles dans l'esprit de Vatican II*, ch. 9, *Le Saint-Siège et les célébrations communautaires*, Cerf, Paris 1995, 322 p.

église

siècle et demeure telle dans les Eglises d'Orient. Bonjour les confusions !

Théologiquement, il faut redire que l'Eglise, dans le registre des sacrements, doit être fidèle à leurs contenus mystérieux hérités de l'Evangile, tels qu'ils se sont ritualisés dans les premières communautés chrétiennes. Par contre, en ce qui concerne les formes, rites et conditions, l'Eglise a parfaitement le droit de trouver à chaque époque les meilleures expressions possibles, compte tenu des circonstances de temps et de lieux. C'est d'ailleurs ce qu'elle a fait, pratiquement pour tous les sacrements, au cours de son histoire fort complexe. Les différences, parfois très grandes et toujours significatives, entre l'Orient et l'Occident sont là pour en témoigner. Dès lors, recourir aux exemples du Nouveau Testament, en passant par les Pères de l'Eglise jusqu'à tous les développements ultérieurs, pour revenir en arrière en imposant à tout prix l'aveu personnel et le pardon individuel, c'est un peu court. Comme si ces témoignages étaient clairs et univoques, alors qu'ils sont variés et contrastés.

Dans l'Evangile lui-même, toutes les formes de pardon sont repérables dans les rencontres de Jésus avec les pécheurs, depuis ceux qui ne dirent rien (comme la femme adultère en Jn 8 et le paralytique en Mc 2) jusqu'aux pardonnés « collectivement » par le Christ sur la croix (Lc 23,34). Tous avaient besoin du salut et il était offert à tous : là est l'essentiel. N'est-ce pas pour manifester cela qu'on trouve des serviteurs du pardon dans l'Evangile (Jn 20,23) et des ministères de la réconciliation chez saint Paul (II Co 5,18-19), mais dans le cadre de communautés tout entières réconciliatrices (Mt 18 et Jc 5,16) ? Peut-on déjà en déduire une pratique sacramentelle précise et codifiée ?

Pour un vrai renouveau

Une théologie purement archéologique ne résout pas les questions d'aujourd'hui. Il faut avoir le courage de refonder ce sacrement sur les bases les plus solides de l'Evangile, à savoir les rencontres du Seigneur avec les pécheurs et les exclus, mais en tenant compte des évolutions sociales et ecclésiales, par exemple le manque de prêtres et la prise de conscience de la responsabilité communautaire. C'est ce que le concile Vatican II a essayé de faire.

Sans doute chaque réforme, en insistant sur tel ou tel aspect, risque de laisser un peu dans l'ombre d'autres dimensions. Il appartient à nos pasteurs de les rappeler pour qu'elles ne soient pas oubliées. Nous sommes encore nombreux à avoir subi les graves dérives des pratiques pénitentielles anciennes. On peut faire mieux aujourd'hui, et on doit le faire.⁶ C'est un beau chantier pour une Eglise enracinée dans l'Evangile mais tournée vers l'avenir.

Il faut souhaiter qu'une nouvelle réflexion sur le fond, au-delà des interdits, suscite une certaine créativité liturgique afin que la pluralité des formes, heureusement permises après le concile, ne soit pas abandonnée. Car il est bon que les chrétiens, suivant les conditions dans lesquelles ils se trouvent, puissent avoir un certain choix dans l'approche liturgique d'un pardon qui, quelles que soient les formes qu'il endosse, reste toujours une merveilleuse grâce de libération et de paix dont nous avons tous besoin sur le chemin difficile de nos existences imparfaites.

CI. D.

6 • L'abbé François-Xavier Amherdt a émis quelques bonnes suggestions dans un article en annexe du décret des évêques suisses du 1^{er} janvier 2009, www.sbk-ces-cvs.ch.

Russie : l'œcuménisme piétine

● ● ● Stanislas Opiela s.j., Varsovie
Supérieur de la compagnie de Jésus en Russie
de 1992 à 1998

Le rétablissement des relations diplomatiques entre l'Union soviétique et le Saint-Siège a précédé l'écroulement de l'Empire communiste. La loi sur la liberté religieuse de Gorbatchev (1990) est alors suffisamment libérale en effet pour permettre à toutes les confessions religieuses de mettre progressivement en place leurs structures et de les enregistrer civilement auprès du Ministère de la justice. Trois administrations apostoliques catholiques ainsi que la nonciature apostolique sont érigées en URSS et enregistrées en 1991.

Le Patriarcat de Moscou (orthodoxe) existait déjà, pour sa part, depuis près de 50 ans, grâce à Staline... Pour mobiliser, au nom de la Sainte Russie, l'engagement de la population lors de la guerre contre l'Allemagne de Hitler, Staline ordonna de trouver dans les goulags quelques évêques orthodoxes encore vivants et de les amener à Moscou pour qu'ils refondent le Patriarcat supprimé au len-

demain de la Révolution de 1917. C'est ainsi que les rescapés élirent en 1943 le patriarche Siergiej Starogrodzki. Le Patriarcat fonctionna sous la surveillance stricte de la police politique (NKVD, KGB) et au prix d'une étroite collaboration avec le régime. Le Patriarcat actuel est le prolongement direct de cet ouvrage de Staline.

Le retour de la liberté religieuse sous Gorbatchev, au bout de plus de 70 ans de persécution atroce, permet à l'orthodoxie et aux autres confessions religieuses de vivre une brève période de « boom » religieux. Entre 1990 et 1992, de nombreux Russes sont baptisés, principalement dans l'Eglise majoritaire orthodoxe mais aussi dans d'autres Eglises chrétiennes, y compris l'Eglise catholique romaine et uniate.¹ Le judaïsme, le bouddhisme et l'islam, ainsi que de jeunes communautés protestantes connaissent le même renouveau.

Kyrill de Smolensk, nouveau patriarche de Moscou et de toute la Russie, a été intronisé le 1^{er} février. Avec ce partisan de l'œcuménisme, le dialogue entre l'Eglise orthodoxe russe et l'Eglise catholique pourrait connaître le renouveau attendu. Pour mieux évaluer la situation, voici un rappel de l'histoire récente et difficile des relations entre le Kremlin et les religions, et entre le Vatican et le patriarcat de Moscou.

Retour des controverses

Le rétablissement des structures ecclésiastiques est cependant immédiatement accompagné du retour des rivalités entre les Eglises d'avant la Révolution. La

1 • Le terme d'uniates désigne les membres d'Eglises grecques-catholiques ou catholiques orientales qui ont conservé leurs propres rites, mais sont partie intégrante de l'Eglise de Rome dont elles acceptent la théologie.

églises

situation, certes, n'est plus la même, la séparation soviétique entre l'Eglise et l'Etat étant maintenue. Mais l'écroulement de l'idéologie marxiste a creusé un vide qu'il faut combler (la Russie a toujours fonctionné avec une idéologie). Le président Boris Eltsine en est conscient. En 1993, il publie un message, peu connu et peu exploité par la presse (autant dire pas du tout par l'orthodoxie), dans lequel il affirme que bien que l'Eglise orthodoxe soit « séparée du gouvernement, elle n'est pas séparée de la société avec laquelle elle entretient des relations réciproques très fortes ». C'est pourquoi « le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif doivent tout faire pour repousser ne serait-ce qu'une possibilité de dégradation des conflits ethniques et politiques en des conflits interreligieux ». D'autant plus qu'en Russie, comme il l'ajoute lui-même, aucun peuple n'est uniforme du point de vue religieux. « [Ces pouvoirs] doivent soutenir la paix interconfessionnelle, comprise comme la valeur indestructible et le devoir à long terme. »

Incontestablement, Alexis II, le patriarche de l'époque, ne suit pas vraiment les lignes directrices du message présidentiel et affiche son insatisfaction quant à la loi de Gorbatchev. En 1995, il envoie une lettre au président de la Douma Ivan Rybkin (par ailleurs membre du parti communiste), dans laquelle il exige qu'on prenne une décision juridique pour réglementer l'activité professionnelle religieuse des étrangers en Russie et pour imposer des critères de sélection aux organisations religieuses qui cherchent à s'enregistrer comme personnalité juridique.

« C'est là un problème exceptionnellement important. Le gouvernement a le devoir non seulement d'interdire les organisations pseudo-religieuses qui sont déjà en infraction avec la loi, mais aussi

de refuser l'enregistrement des organisations socialement dangereuses, écrit-il. Le devoir inconditionnel des organes de justice est l'examen de l'opportunité d'enregistrer des organisations religieuses, surtout étrangères. (...) Je suis persuadé que le problème soulevé exige une révision immédiate de tout le complexe de la législation russe qui concerne la liberté de conscience. J'assure que les dirigeants ecclésiastiques sont prêts à utiliser tous les moyens possibles pour contribuer au processus d'élimination du vide juridique dans la législation qui concerne les organisations religieuses. »

La réponse ne tarde pas. En 1997, la Douma vote à la quasi-unanimité une nouvelle loi restrictive qui établit quatre religions « traditionnelles » en Russie, parmi lesquelles le catholicisme ne figure pas. Cette loi impose aux organisations religieuses non « traditionnelles » des conditions d'enregistrement telles qu'elles ne sont souvent pas en mesure de les satisfaire. Boris Eltsine rejette tout d'abord cette nouvelle loi, mais, sous la pression, finit par céder. La loi est appliquée rétrospectivement. Le Tribunal constitutionnel russe accepte cependant parfois une dérogation. C'est ainsi que la Compagnie de Jésus, enregistrée au Ministère de la justice en 1992, est réenregistrée, non sans difficultés.

En avant, en arrière

Dans le même temps, le dialogue diplomatique entre le Patriarcat et le Siège apostolique se poursuit. Les autorités catholiques s'efforcent d'entretenir de bonnes relations avec le Patriarcat, et la Commission théologique orthodoxe et catholique continue à organiser des sessions au cours desquelles sont signés des accords. Or les orthodoxes remet-

tent parfois en cause ces documents, pourtant longuement discutés et signés. C'est que si les relations personnelles, privées et diplomatiques entre les deux Eglises semblent relativement bonnes, elles ne changent rien aux propos orthodoxes hostiles au *forum publicum*, aussi bien ecclésial que gouvernemental. Pour poursuivre le dialogue œcuménique, l'Eglise orthodoxe pose des conditions préalables : que Rome cesse de faire du prosélytisme auprès des Russes (prosélytisme qui n'existe pas, à moins que la seule présence de l'Eglise catholique sur sol russe soit qualifiée de « prosélytisme »), que soit réglée la question de l'uniatisme (l'Eglise uniate, dans la région, est principalement répandue en Ukraine occidentale, donc en pays étranger). C'est en fait l'interprétation même de l'expression « territoire canonique » orthodoxe qui met en question l'existence des structures catholiques en Russie et même en Ukraine. Au fur et à mesure que les structures catholiques s'affirment et se développent, l'hostilité orthodoxe augmente. Elle atteint son sommet en 2002, au moment où le Vatican - peut-être sans les démarches préalables suffisantes auprès des autorités orthodoxes russes - érige les quatre administrations apostoliques en Russie au rang de diocèses catholiques.

Quelques prêtres et un évêque se voient alors retirer ou refuser les visas russes, ce qui démontre l'existence d'un lien traditionnel très ancré entre l'Eglise orthodoxe et le gouvernement russe. Les communiqués orthodoxes dénoncent ouvertement les structures catholiques dans la presse russe et étrangère et proposent à l'Eglise catholique d'aider plutôt financièrement l'Eglise orthodoxe. En fait, une aide substantielle est déjà organisée de manière indépendante, en particulier par

l'Aide à l'Eglise en détresse, Renovabis, Clemetia ou la Conférence épiscopale des Etats-Unis.

Les autorités du Vatican comprennent alors qu'il n'est pas possible pour le pape Jean Paul II de se rendre en Russie comme il le désire. Elles proposent d'autres lieux de rencontre entre le pape et le patriarche. Des dates sont fixées, mais à chaque fois les rendez-vous sont annulés au dernier moment par le Patriarcat.

Espoirs

L'élection du Benoît XVI et la nomination du cardinal Walter Kasper au poste de négociateur du Saint-Siège avec le Patriarcat de Moscou redonne de l'espoir quant au rapprochement des Eglises sœurs. D'autres changements aussi. Le nouvel évêque résidentiel, un Italien, semble plus à même d'améliorer les relations avec le Patriarcat que ne le fut Mgr Tadeusz Kondrusiewicz, un citoyen russe de nationalité pourtant polonaise (du fait du contentieux historique toujours d'actualité en Russie). Dans les faits, peu de choses bougent réellement. Alexis II (récemment décédé) continue de répéter les mêmes conditions préalables.

Aujourd'hui, le nouveau patriarche Kyrill peut, en principe, modifier l'attitude de son Eglise vis-à-vis des autres Eglises orthodoxes (à commencer par le Patriarcat de Constantinople) et de l'Eglise catholique. Mais au vu de l'activité du métropolite Kyrill alors qu'il était chargé des relations extérieures du Patriarcat de Moscou et de son passé soviétique, on ne peut manifester qu'un timide optimisme...

C'est lui, certes, qui a été l'initiateur et l'auteur de la doctrine sociale du Patriarcat de Moscou. Il est aussi, dit-on, partisan de réformes intérieures de

églises

l'orthodoxie russe. Il a contribué à la réconciliation du Patriarcat de Moscou avec l'Eglise orthodoxe hors frontières, etc. Cependant voudra-t-il, en tant que patriarche récemment élu, poursuivre cette ligne ? Quelle attitude adoptera-t-il envers l'Eglise orthodoxe de Finlande ou de l'Ukraine ? Il a beaucoup à faire, car l'évolution des mentalités demande de gros efforts, de la persévérance et de la patience...

Le tableau est-il trop sombre ? Peut-être, mais pas pessimiste, à condition que les tentatives d'ouverture de l'Eglise orthodoxe de Russie se développent. Comme dans le domaine politique, elles sont minoritaires. Elles sont le fait de petits cercles d'intellectuels laïques et ecclésiastiques qui renouent avec les cercles d'occidentalistes du XIX^e siècle. Comme leurs aînés, ils essayent de dialoguer entre eux et entre la Russie traditionnellement et majoritairement orthodoxe et l'Europe catholique ou, plus généralement, catholique et protestante. Ils veulent éviter les ornières dans lesquelles tombe depuis 500 ans la Russie, blanche ou rouge, peu importe.² Eltsine depuis 1993, Poutine jusqu'à maintenant et Medvedev suivent les mêmes traces, appelées habituellement « chemin russe ».

Un besoin de réformes

Avec ces orthodoxes progressistes, on peut collaborer et dialoguer en Russie. Ils cherchent à ouvrir leur pays aux courants civilisateurs, culturels et religieux de l'Occident, et n'ont pas peur de perdre par là leur identité. Ils se rendent compte de la stagnation de la théologie orthodoxe, qu'ils qualifient de répétitive. Ils voient l'urgent besoin de réformes liturgiques, d'une meilleure préparation intellectuelle et spirituelle du clergé, de

la mobilisation du laïcat dans la vie des paroisses, de l'adaptation de l'apostolat auprès des laïcs, auxquels on propose l'idéal monastique sans chercher les moyens pour le réaliser.

L'échange entre le christianisme oriental et occidental pourrait enrichir les deux traditions. La théologie de l'icône, par exemple, pourrait dépasser son côté esthétique pour devenir plus théologiquement réfléchie. La doctrine catholique gagnerait en revanche une dimension plus souple, trinitaire, en engageant non seulement l'intellect, mais aussi d'autres facultés humaines... Il faudrait relativiser aussi la querelle du *Filioque* ; ce n'est pas le seul problème théologique qui sépare les deux traditions et il n'est peut-être pas si important à la vie des Eglises. Avant le grand schisme de 1054, il ne divisait pas le christianisme !

Malheureusement, faute de dialogue effectif, surtout œcuménique, la relation entre les deux Eglises se révèle asymétrique, incomplète. Sans négliger l'œcuménisme de base (là, les relations existent vraiment), il ne faut cesser, patiemment, de proposer le dialogue, quitte à approfondir sa propre foi et la réflexion sur la notion même d'œcuménisme (le milieu orthodoxe considère parfois l'œcuménisme comme la nouvelle forme d'expansion du Vatican). L'espoir n'est pas la réalité. Il la vise et fait tout son possible pour qu'elle se matérialise.

St. O.

2 • Comme l'Empire orthodoxe duquel se souvenait Staline dans ses rêves impériaux, écrit Yurij Afanasjev, historien russe et recteur de l'Université humaniste à Moscou, dans un essai publié dans *Novaja Gazeta* (11.12. 2008) : Staline « se souvenait parfaitement (...) du projet de Speransky, du "projet grec" de Catherine, du projet de Ouvarov, des projets fondés sur l'archétype : orthodoxie - autoratice - nation d'Alexandre II, de Witte, de Stolypine ».

Les Russes, maîtres de l'improvisation

••• **Robert Hotz s.j.**, Zurich
Œuvres d'entraide, Westukraine/Ostreferat

Celui qui veut collaborer avec des Russes en Russie sera bien vite convaincu qu'il se trouve dans un tout autre monde. Même les camarades marxistes d'Allemagne de l'Est n'en finissaient pas d'en découvrir la complexité et d'en connaître les difficultés. Certes la Russie compte plus de cent peuples qui parlent des langues différentes, mais la plupart du temps l'étranger a affaire avec ceux que l'on appelle *les grands Russes*, ou du moins avec des personnes qui parlent parfaitement le russe. Le russe étant toujours la *lingua franca* de l'ensemble du pays, il est bien sûr indispensable de le connaître si l'on désire travailler et investir en Russie. Mais cela ne suffit pas. Encore faut-il comprendre la mentalité russe et s'intégrer dans un réseau de relations russes.

Influence asiatique

Qui travaille et vit avec les Russes se trouve vite confronté au fait que la planification à long terme ne fait pas partie de leurs priorités. Les aléas de l'histoire et de la politique leur ont appris à ne se fier qu'à l'instant présent. Trop de déceptions et d'espoirs trahis ont rendu suspects les plans à long terme.

L'immensité du territoire et la variation des conditions climatiques posent des problèmes imprévus au transport et à la circulation des marchandises. Les grandes distances, le mauvais état des voies de communication et les caprices de la météo ont enseigné aux Russes que la première des vertus est la patience. De fait, le mot patience recouvre une autre conception du temps. La langue elle-même en témoigne : « un moment », « un instant » se disent en russe *minutočku* (une minute). Mais malheur au sot qui le prend à la lettre ! Le mot le plus utilisé pour dire « tout de suite » est le très classique *sejčas*, qui signifie « au cours de cette heure », ce qui ne saurait être compris de manière trop précise... Une autre expression équivoque est *budet*. Malheureux celui à qui elle s'adresse, car elle signifie « ça vient », soit presque l'éternité.

La langue elle-même exprime donc une autre conception du temps. Qui veut éviter la crise de nerfs, doit en prendre acte. La « patience » russe a quelque chose à voir avec la conception asiatique du temps. En Russie, il faut savoir attendre, ce que font encore de nombreux Russes, en position accroupie, à la manière asiatique. Et seuls les personnes patientes arrivent au bout de

L'Occidental qui veut travailler avec les Russes a tout intérêt à se familiariser avec la mentalité de ces derniers, bien éloignée de la nôtre. Allergie à la planification, dictature du pouvoir, déresponsabilisation et corruption côtoient chez eux patience, improvisation, créativité et spontanéité. Un cocktail déroutant.

Société

leurs peines. Cependant, il ne faut pas confondre patience et fatalisme : l'histoire montre, qu'en politique, la patience russe a parfois payé.

Le caractère du Russe est aussi marqué par l'histoire de son pays, qui renvoie à des formes de gouvernements aux racines plus asiatiques et tartares qu'occidentales. Soumis aux Tartares jusqu'en 1480, les Russes n'ont pas appris d'eux seulement à boire du thé. Après avoir aboli les structures administratives urbaines, les Tartares leur ont imposé une administration centrale, rigide, dictatoriale, avec fermage, impôts et douanes. Après la libération des Tartares, les dirigeants russes ont repris à leur compte cette administration centralisée, la préférant aux habitudes byzantines.

Il ne s'agit pas seulement de tyrannie et de dictature, mais de l'exercice d'un pouvoir violent, qui s'appuie sur les services secrets (dont les appellations sont continuellement nouvelles) et sur les commandos spéciaux du Ministère de l'Intérieur. C'est là la forme normale de gouvernance de ce pays, non seulement sous le régime absolutiste des tsars mais surtout sous le communisme, et ce jusqu'au XX^e siècle.

La patience russe



Sous de tels régimes, il a vite été évident que ceux qui ne faisaient rien ne risquaient pas de commettre d'erreurs et, par conséquent, ne pouvaient être tenus pour responsables. Le sens de la responsabilité personnelle, affaibli encore par le communisme, est donc peu développé au sein de la population. C'est ainsi que le Russe rejette systématiquement la responsabilité sur les instances supérieures : une attitude encore très répandue.

Un nouveau tissu

Il ne faudrait cependant jamais sous-estimer l'intelligence ou les compétences professionnelles d'un partenaire russe. L'effondrement de l'URSS, après une première grave crise, a apporté de profonds changements économiques. Les anciens *apparatchiks* communistes, qui s'étaient approprié les meilleures parts de l'économie et étaient devenus immensément riches, ont cherché à sauvegarder leurs priviléges dans le contexte des nouvelles relations internationales, en investissant dans la formation. Ils ont envoyé leurs enfants, dans la mesure où ils étaient suffisamment intelligents, étudier l'économie et les langues dans des écoles privées et même - si possible - dans des universités de pointe. Ainsi, une nouvelle classe de dirigeants formés à l'Ouest se dégage, lentement mais sûrement. Ils se révèlent être des partenaires commerciaux compétents dans la mesure où ils réussissent, condition sine qua non mais tâche ô combien difficile, à s'affranchir de la vieille mentalité encore en vigueur.

Comme les officiers à l'armée, les dirigeants d'entreprises forment donc une caste plus cultivée. Les couches supérieures ont en règle générale une culture et une formation remarquables.

Lorsqu'il s'agit de résoudre ou de maîtriser des situations difficiles par les moyens les plus simples, ils font preuve d'un étonnant esprit de déduction.

En ce qui concerne les hauts fonctionnaires de l'Etat et leurs priviléges, mieux vaut ne pas en parler par contre. Ceux qui commandent forment un réseau invisible, étroitement tissé, de coteries qui s'entraident et se protègent mutuellement. La corruption est omniprésente, jusque dans les instances de la justice. Malheur à celui qui ne peut pas compter sur quelque relation, il est condamné par avance à échouer car les relations sont la clef du succès de toute activité prometteuse.

Il est évident que ces « relations » doivent être soignées et « lubrifiées » : toutes les occasions sont bonnes pour un petit cadeau (dans certains cas, il constitue un véritable tarif, comme chez les médecins par exemple).

Ainsi les entreprises et les investisseurs étrangers qui peuvent se hisser au niveau gouvernemental grâce à leur potentiel financier jouissent de conditions de départ (et de mesures de protection) bien meilleures que les petites ou moyennes entreprises. Et là où il y a du succès, les « protecteurs » doivent avoir leur part. Inutile de souligner la ressemblance avec les mécanismes mafieux : il faut faire partie de la « famille ».

Stratégie de survie

Le manque d'éthique au travail est ainsi un vrai problème. Autre exemple, on boit beaucoup malheureusement en Russie. Les communistes ont échoué à plusieurs reprises dans leur lutte contre l'alcoolisme, un des gros problèmes de la société russe. Les rudes conditions climatiques et les besoins alimentaires qu'elles

impliquent peuvent en être une des explications. Il faut y ajouter les inégalités sociales (la nouvelle richesse est très inégalement distribuée) et la pauvreté, accentuées avec la chute de l'URSS. La grande majorité de la population du pays est composée de Russes vivant à l'ouest de l'Oural et dont l'espérance de vie diminue du fait des mauvaises conditions économiques et écologiques. Dans les négociations commerciales, il ne faut donc jamais oublier que l'on a affaire à des partenaires qui sont de rudes buveurs. Là encore, cela vaut la peine de connaître les habitudes des Russes, afin de savoir répondre à un toast sans blesser son interlocuteur. Un toast réussi peut influencer positivement toute l'atmosphère...

En général, les Russes sont de bonnes pâtes qui ne cachent pas leurs sentiments. Ce qui les rend très sympathiques mais aussi imprévisibles, du moment que les émotions sont facilement sujettes à changement. La musique populaire russe illustre bien ce trait, qui passe sans transition de la plus folle gaieté à la plus profonde mélancolie. Que ce soit à l'époque de l'Union soviétique ou aujourd'hui, j'ai toujours admiré la capacité d'improvisation des Russes. Ils sont capables de remettre en marche une machine, une voiture ou n'importe quel instrument technique avec les moyens les plus simples et les plus primitifs. Un spectateur occidental en rira parce que, à la longue, cette improvisation se révélera totalement inefficace. Mais dans l'immédiateté, dans des circonstances extrêmes, elle peut sauver une vie. En Russie, qui ne sait pas improviser risque de périr.

D'autre part, l'improvisation débouche souvent sur des innovations techniques, pour ne rien dire de la solution de problèmes mathématiques compliqués. On quitte un système connu, pour ouvrir des

chemins nouveaux et plus efficaces. La démarche est ainsi plus utile que risible.

Ce n'est aussi un secret pour personne que l'intensité de travail des Russes est nettement moindre que la nôtre, gens de l'Ouest. Or, en Occident, j'ai souvent entendu des spécialistes se lamenter : « On n'a plus le temps de réfléchir. » Dans certaines circonstances, un rythme de travail plus lent peut se révéler au final plus productif : la créativité n'engendre pas dans l'immédiateté, mais sur un plus long terme.

S'adapter n'est pas adopter

Pour terminer, je voudrais faire une digression dans un domaine que je connais particulièrement bien, grâce à ma longue expérience de l'Est, la médecine. Qui connaît les hôpitaux russes, surtout en dehors des grands centres comme Moscou et Saint-Pétersbourg, doit constater leur effrayant manque d'équipement médical (à l'exception des médicaments). Paradoxalement, les médecins disposent d'un degré de connaissances théoriques étonnamment haut, de niveau égal, parfois même supérieur, à celui de bien de médecins formés à l'Ouest, et pour ne rien dire de leurs expériences pratiques. Les médecins russes posent souvent de meilleurs diagnostics que leurs collègues occidentaux, qui s'en remettent aveuglément à toutes sortes d'appareils sans prendre en considération le patient dans sa totalité. J'en ai moi-même fait l'expérience. La raison en est qu'à l'Est, les médecins sont confrontés à des maladies que nos docteurs ne rencontrent plus ou à peine.

Il faudrait aussi parler de la criminalité. Elle existe tout autant sous la forme d'une corruption à grande échelle, que de petite criminalité omniprésente chez les laissés-pour-compte. On vole évidemment dès que l'occasion se présente. Les anciens communistes avaient popularisé la devise de Lénine : « Fais confiance, mais vérifie ! » Entre-temps, il semble bien que les entreprises occidentales aient préféré la vieille version stalinienne, plus brève : « Contrôle ! » Personnellement, dans mes rapports de travail avec les Russes, je me suis toujours trouvé mieux en adoptant la devise de Lénine et je n'ai presque jamais été volé.

Permettez-moi de résumer l'essentiel sous la forme d'une lapalissade. Qui veut comprendre les Russes doit être conscient qu'ils vivent dans un tout autre monde que nous du fait de conditions géographiques, climatiques et historiques différentes. Par conséquent, ils ont une autre manière de penser que les Occidentaux. Cela exige de nous un profond changement d'orientation et une grande capacité d'adaptation.

Beaucoup de choses chez eux nous effrayeront, nous dérangeront ou nous irriteront. Mais n'oublions jamais qu'au cours des siècles, la mentalité russe a été une stratégie de survie. Il vaut la peine d'en tenir compte, même si on ne peut pas l'adopter ou si on ne veut pas l'accepter.

R. H.

(traduction : P. Emonet s.j.)

Un révélateur de désarroi

Christoph Blocher et l'identité suisse

••• **Christophe Büchi**, Lausanne
Journaliste

Le 10 décembre 2008 n'entrera pas dans les annales helvétiques en tant que date de la revanche blochérienne. Le « mini-putsch » fomenté par un groupe de politiciens de gauche et de démocrates-chrétiens, qui avait abouti le 12 décembre 2007 à l'éviction du tribun Christoph Blocher du Conseil fédéral, n'a pas été annulé, le Parlement refusant de réélire le trublion au gouvernement fédéral. Aussi l'homme qui a marqué les vingt dernières années de la politique suisse doit-il - sans doute définitivement - enterrer son rêve ministériel.

Le déclin de Blocher a-t-il commencé ? C'est possible, ne serait-ce qu'en raison de l'âge : le politicien a désormais 69 ans. Prenons garde cependant : sa disparition de la scène fédérale ne semble pas encore à l'ordre du jour. A peine sorti du Conseil fédéral, l'homme a revêtu le costume qui lui sied le mieux : celui de chef de l'opposition. Ainsi, après de longues hésitations et en suivant une ligne en zigzag, il a fini par rejoindre le camp des opposants à l'élargissement des accords bilatéraux Suisse-UE sur la Roumanie et la Bulgarie, projet que le peuple suisse a accepté le mois passé. Comme un Don Juan vieillissant renouant avec les tours de sa jeunesse, le grand séducteur de la politique suisse retrouve les ficelles qui ont été à l'origine

de son ascension fulgurante dans les années '90. Ce n'est donc pas impossible que nous le voyions ces prochains mois (re-)prendre résolument la tête de la mouvance anti-UE en Suisse.

Mais quelles sont ses perspectives d'avenir ? Pour l'évaluer, jetons un regard sur les années Blocher, car si l'on ne comprend pas le spleen qui a saisi les Suisses lors de ces années-là, on peine à comprendre l'ascension du tribun zurichois. A un désarroi collectif, il a opposé un nouveau discours national, fait d'éléments à la fois passéistes et modernes. Le blochérisme a rempli un vide.

L'idéologie du Sonderfall

Chaque peuple ou chaque nation a besoin, pour assurer un minimum de cohérence interne, d'un ciment idéologique composé de mythes fondateurs, de symboles et de rituels communs - de ce que l'on a coutume d'appeler une « identité nationale ». Et puis, chaque peuple a besoin d'un discours qui justifie et glorifie son existence, à la fois aux yeux de ceux qui en font partie et de l'extérieur. La vitalité et la vigueur d'un pays dépendent dans une large mesure de la capacité mobilisatrice de ce discours.

S'il est trop tôt pour annoncer la fin politique de Christoph Blocher, il est temps de s'interroger sur les raisons de son succès. L'essor de ce politicien hors normes helvétiques est lié en grande partie à la crise de l'identité suisse, crise qui a abouti dans les années '80 à une remise en question radicale du Sonderfall, c'est-à-dire de l'« exceptionnalité » suisse.

politique

Pendant longtemps, la Suisse a eu un tel discours. Née au XIX^e siècle, mais véritablement forgée dans les années ‘30 sous la menace nazie, l’idéologie helvétique était basée sur le concept d’« unité dans la diversité ».¹ La Suisse, Etat pourtant multilingue et mixte sur le plan confessionnel, se voyait comme un pays soudé malgré les différences culturelles, comme un havre de paix où quatre communautés linguistiques habitaient en harmonie, un peu comme le lion et l’agneau dans l’utopie du prophète Isaïe.

Havre de paix à l’intérieur, la Suisse se définissait aussi comme dispensatrice de paix, de bons soins et de bons offices dans le monde, grâce à la Croix-Rouge et à la neutralité. Cette neutralité, toutefois, était armée. « La Suisse n’a pas d’armée, elle est une armée », clamaient naguère les gardiens du temple helvétique. Quel paradoxe ! Dans aucun pays d’Europe occidentale, l’armée n’a joué un rôle aussi capital de ciment national que dans ce petit pays épargné par les guerres et se voulant pacifique parmi tous.

De plus, la Suisse se voyait comme une démocratie-témoin,² dont le peuple heureux avait atteint un tel état de perfection, qu’il était quasiment condamné à l’immobilité. Cette image de perfection a donc aussi un côté mortifère, qui explique pourquoi le thème de l’impossible fuite hante la littérature et le cinéma suisses depuis longtemps. N’oublions pas que les Suisses sont un peuple de voyageurs forcenés, et s’ils ont inventé le *Heimweh*, le mal du pays, ils sont aussi adeptes de ce que les Alémaniques appellent le *Fernweh*, l’appel nostalgique du grand large. Pensons à Blaise Cendrars, Annemarie Schwarzenbach, Nicolas Bouvier.³

Ce beau discours sur l’exemplarité suisse vole en éclat dans les années ‘60. Le mouvement contestataire soixante-huitard s’en prend à tous les mythes de la « suissitude à papa ». Dans son pamphlet *Une Suisse au-dessus de tout soupçon* (1976), Jean Ziegler s’attaque à la vision de la Suisse humanitaire et dénonce le système bancaire suisse, realeur et immoral. A la suite de Frisch et de Dürrenmatt, une nouvelle génération d’écrivains, surtout alémaniques, démontent les vieilles idées suisses. Dans *La Suisse des Suisses* (1969), Peter Bichsel décrit un pays composé de petits-bourgeois qui aimeraient devenir riches. Dans *L’exécution du traître à la patrie Ernst S.*, reportage paru en 1974, le journaliste et écrivain Niklaus Meienberg se penche sur le rôle de la Suisse pendant la Deuxième Guerre mondiale et dénonce un establishment qui composait avec l’Allemagne nazie, tout en punissant sévèrement les petits filous.

Desserrer les frontières

Des historiens, tels que Hans Ulrich Jost, participent aussi au joyeux démontage de l’ancienne idéologie helvétique, tout comme les cinéastes romands (Tanner, Goretta, Soutter, etc.). Ils montrent une Suisse étiquetée, petite-bourgeoise, étouffante, répressive. Bref, la génération issue du baby-boom de l’après-guerre et élevée dans de la ouate déconstruit tout ce qui était cher à leurs parents, à la fameuse « génération de la mob ».

1 • Cf. André Reszler, *Les Suisses (s’ils existent). L’identité suisse et sa relation à l’Europe*, Georg, Chêne-Bourg 2008, 132 p.

2 • André Siegfried, *La Suisse, démocratie-témoin*, La Baconnière, Neuchâtel 1948, 240 p.

3 • Cf. Christophe Büchi (dir.), *De la Suisse dans les idées*, de l’Aire, Vevey 2006, 160 p.

Mais le mouvement de 1968 n'est pas le seul à « ringardiser » tout ce qui ressemble de près ou de loin aux idées suisses. D'autres tendances y contribuent. La première est le nouvel engouement, dans les années '80, pour l'unification de l'Europe. Aux yeux notamment de nombreux Romands de la génération de 1968, l'Union européenne redevient un projet enthousiasmant qui permet enfin de se débarrasser du carcan helvétique. L'adhésion à l'UE apparaît à une partie des Suisses comme un moyen d'échapper à l'étroitesse d'un petit pays enserré dans ses montagnes.

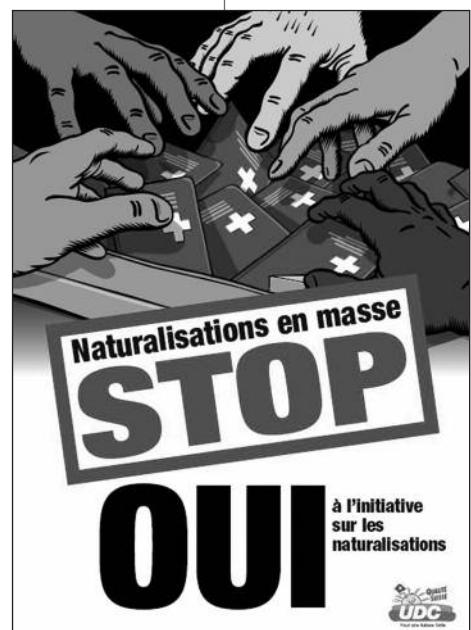
Les Alémaniques et les Tessinois restent plus sceptiques. Mais chez eux aussi, la nation est discréditée. En 1991, des milieux culturels alémaniques de gauche boycottent les 700 ans de la Confédération sous le slogan *700 ans, cela suffit !* Et en 1992, le slogan *La Suisse n'existe pas* du pavillon helvétique à l'Exposition universelle de Séville sonne le glas du patriotisme suisse à l'ancienne. L'ancienne devise *Il n'y en a point comme nous* est remplacée par une nouvelle, tout aussi outrancière : *Il n'y a point de nous*.

Certes, ces discours provocateurs anti-Suisse ne sont pas radicalement nouveaux : comme le montre André Reszler dans son dernier ouvrage sur l'identité suisse,⁴ le discours sur la non-existence de la Suisse constitue une sorte d'anti-mythe national fort ancien, que l'on peut retrouver à la fin du XVIII^e siècle déjà chez un auteur comme Charles-Victor de Bonstetten. Mais rarement auparavant, cet anti-discours national n'a eu une telle résonance.

Le second mouvement vient plutôt de la droite et s'appelle globalisation et dérégulation. Dans les années '90, sous

la pression des Etats-Unis et du puissant courant néo-libéral, actif notamment dans le cadre de l'Organisation mondiale du commerce, le fait national est de plus en plus dénigré. Pour les milieux d'affaires, les frontières nationales sont autant d'obstacles qui empêchent de commercer en rond. De plus en plus, le terme alémanique *Heimat-schutz* (protection du patrimoine) est utilisé dans un sens péjoratif, synonyme de tentatives illicites de protéger les marchés nationaux.

Un autre facteur ajoute encore à la dépréciation du sentiment national. En 1989, la chute du mur de Berlin, et par la suite l'étrange implosion du bloc soviétique, mettent fin au vieil antagonisme entre monde capitaliste et bloc communiste qui a permis à la Suisse de jouer pendant des décennies le rôle de plaque tournante et de prestataire de bons offices entre l'Ouest et l'Est. Dès lors, de vieilles valeurs telles que la neutralité et la défense armée sont contestées, jusque dans les rangs bourgeois.



4 • Op. cit.

Même l'armée de milice ne fait plus l'unanimité à droite. Les uns la contestent au nom d'un rapprochement européen ou transatlantique, pour les autres, elle coûte tout simplement trop cher.

L'ascension de Blocher

La combinaison de tous ces facteurs aboutit à une crise majeure du patriottisme. La Suisse est de plus en plus bouddée par les Suisses. L'UDC, emmenée par Christoph Blocher, s'engouffre avec un succès fulgurant dans cette brèche. Blocher oppose aux tenants d'une *Suisse en déclin* un discours qui puise dans la vieille mythologie nationale des années 1930-1940, tout en le combinant avec des revendications néo-libérales mises à la mode dans les années '80 par le président américain Ronald Reagan et par le Premier ministre britannique Margaret Thatcher : limitation des dépenses étatiques, abaissement des impôts, réduction de l'Etat social.

Certes, ce discours néo-national et néolibéral s'apparente à celui tenu par d'autres leaders d'extrême droite en Europe, mais il lui manque heureusement - malgré quelques relents xénophobes - cet arrière-fond d'antisémitisme et de racisme que l'on retrouve chez un Jean-Marie Le Pen ou un Jörg Haider. Blocher lui-même se trouve plutôt des proximités avec l'ancien leader de la CSU, le Bavarois Franz-Josef Strauss. Encore que le catholicisme baroque et absolutiste d'un Strauss soit « remplacé » chez Blocher, fils d'un pasteur réformé, par un discours « méritocratique » fortement teinté de calvinisme.

Contre l'immigration, contre l'adhésion à l'UE, pour un Etat « light » et une fiscalité légère : le programme blochérien plaît à la fois aux nostalgiques de la vieille Suisse et à certains milieux affai-

ristes qui rêvent d'un paradis fiscal *off shore* au cœur de l'Europe. Bien entendu, ce programme est riche de contradictions. Ainsi l'UDC blochérienne choisit-elle les paysans, pourtant largement protégés par les frontières nationales, et « drague-t-elle » les personnes âgées à force de *Buurezmorge* (petits-déjeuners paysans) et autres agapes avec café et croissants, tout en faisant de l'œil aux adeptes d'un néo-darwinisme qui aimeraient jeter aux ornières l'Etat social et les assurances sociales. Il fallait tout le talent de prestidigitateur d'un Blocher pour faire oublier ces contradictions et pour souder ces milieux disparates. Il n'est pas sûr que l'UDC, faite ainsi de bric et de broc, puisse, sans l'habileté du vieux magicien, faire tenir encore longtemps ensemble ces composantes. Est-ce à dire que nous assisterons ces prochaines années à la chute de ce parti ainsi que de son animateur, instigateur et financier Christoph Blocher ? Comme nous l'avons dit, il semblerait bien imprudent d'oser une telle affirmation. Il est évident que l'UDC est entrée dans une phase de turbulence qu'un retrait progressif de Blocher pourrait rendre encore plus aiguë. Mais la crise économique qui se dessine risque de créer des problèmes sociaux et de faire surgir de nouvelles peurs dont l'UDC pourrait tirer avantage. Des piliers de la prospérité helvétique, comme l'UBS, vacillent. Après le *grounding* de Swissair, d'autres « vaches sacrées » de la suissitude risquent de finir sur l'autel. Bien des Suisses doutent aujourd'hui de la Suisse. Dès lors, la crise d'identité consécutive à la fin de l'idéologie du *Sonderfall* n'est pas prête de se terminer. L'UDC et Christoph Blocher pourraient en profiter. La peau de l'ours n'est pas encore vendue.

Chr. B.

A Gaza...

A vous tous/tes qui vous êtes mis en communication avec nous, par téléphone, par e-mail, à travers tous les moyens de la technologie : je voudrais vous remercier pour votre présence, votre amitié qui a soutenu notre communauté... et qui, pour moi personnellement, a été une force dans ces temps si troublés. Je voudrais aussi partager avec vous quelques bribes du vécu dans cette ville de Gaza.

Aujourd'hui, 18 janvier. Trois semaines de guerre, trois semaines d'horreur continue, trois semaines de destruction et de mort. C'est le 27 décembre, encore sous les lueurs de Noël, après la naissance du Prince de la Paix (Ez 9,15), vers 11 heures du matin, en plein horaire de travail et d'école, que la terreur nous surprend... intenses bombardements, des cris partout... chacun court sans trop savoir où... en 5 minutes, plus de 40 morts. A jamais imprimée dans notre mémoire, l'image de ce policier palestinien qui meurt doigt dressé vers le ciel, récitant sa profession de foi, devant les caméras de TV. Deux voisines, Rita et Ghada, ne voyant pas leur père revenir du travail, se précipitent à l'hôpital le chercher parmi les blessés. Elles nous parlent des premières scènes, des morts et des blessés gisant ensemble dans les couloirs. L'hôpital, qui manquait déjà de presque tout à cause de l'embargo imposé par Israël depuis deux ans, n'arrive plus à secourir tant de blessés. Et la guerre s'installe dans notre ville, dans chaque quartier, dans chaque maison... L'édifice du Ministère de l'Intérieur et de la Sécurité nationale détruit, ainsi qu'une mosquée. Le lendemain, ce sont l'ensemble des Ministères, le Palais présidentiel (si beau !), le laboratoire de l'Université islamique, plusieurs centres de police, des casernes... même le principal hôpital de Gaza, le Shifa, est touché... tout ce qui serait l'infrastructure du futur Etat palestinien. Tout est détruit. Et les morts et les blessés augmentent constamment. Les premières attaques sont aériennes (F-16, Apaches, etc.) ainsi qu'à partir des bâtiments de guerre placés près du port. Quelques jours plus tard, les chars

qui entourent les frontières de la minuscule bande de Gaza entrent aussi en action... et bientôt les réfugiés s'entassent dans les écoles de l'ONU. Deux de ces écoles sont bombardées, pleines de familles, de civils, des enfants... Les enterrements sont collectifs ! En moins d'une semaine, Gaza devient un grand camp de réfugiés et chacun se transforme en possible cible de la prochaine attaque. La vie s'organise en fonction des circonstances : de gaz, il n'y en a point, l'électricité disparaît assez vite car les installations sont aussi touchées par les bombardements, l'eau devient plus que rare, le pain est presque un « objet de luxe »... Avoir quelques pains peut coûter jusqu'à 5 heures de queue devant le four ! Pendant la journée, nous sommes tous à la recherche de nourriture ou bien, bidon plastique à la main, nous cheminons à la recherche de quelques litres d'eau à boire ! Les nuits sont longues et terrifiantes car les bombardements les plus durs sont souvent nocturnes. Les soubassements, les murs, les fenêtres, tout trépide. Nous dormons la radio allumée, pour essayer de savoir où cela est tombé.

Gaza, « une des plus belles villes de Palestine », Gaza qui, après certains lointains accords (serait-ce Oslo ?) avait cru dans un avenir meilleur et s'était revêtue de belles bâtisses, de jardins, de quartiers résidentiels, est devenue aujourd'hui un grand camp de déplacés. Les écoles de l'ONU accueillent des milliers de ces déplacés... des enfants, des femmes, des hommes qui ont perdu leurs maisons et, pour beaucoup, une partie de leur famille... et qui deviennent la cible de prochains bombardements !

Objectif de cette opération ? Le « terrorisme », au dire de ceux qui organisent ce que j'ose appeler crime contre l'humanité... Victimes ? Tout le peuple palestinien... autour de 1400 morts (« martyrs »), dont quelques 300 enfants et 100 femmes, comme cette mère de famille qu'un missile tue pendant qu'elle donne le sein à son bébé de 10 mois... tous les deux morts sur place et deux autres enfants blessés. Ou cette jeune femme qui part à l'hôpital pour accoucher, accompagnée de trois amies (les hommes,

mieux vaut ne pas sortir la nuit !... toutes les quatre et le bébé meurent sous une autre bombe. « Terroriste » cet homme, directeur de banque, qui, avec sa femme et deux de leurs enfants, essaient de fuir en voiture vers des zones plus sûres ?... tous les quatre réduits en cendres par le tir d'un char de combat. Ou les quinze morts dans le bombardement d'une mosquée pendant la prière du soir ? Ou les trois jeunes réfugiés dans une école de l'ONU, qui meurent à minuit, si près de chez nous ?... la déflagration fait tomber les vitres de nos fenêtres et les cris de douleur de la mère d'une des victimes déchirent, pendant des heures, le peu de silence qui reste encore dans la nuit... « Une voix se fait entendre, une plainte amère... elle ne veut être consolée pour ses fils, car ils ne sont plus » (Jr 31,15).

Mes sentiments au milieu de cette déchirure ? D'abord une grande tristesse, tristesse de voir disparaître tout vestige d'humanité dans l'être humain, capable de semer ainsi mort, douleur, destruction. Tristesse devant ce désir de voir plier, sous la violence, la soif de justice et de liberté de tout un peuple. Mais aussi une certaine fierté devant le mouvement de solidarité et le courage pour « tenir » au milieu de cette violence qui essaie de nous voler la vie. Le simple fait de vivre, d'aller de l'avant, même l'âme en pleurs, est déjà signe de force et de résistance. Je ressens aussi une grande tendresse et admiration envers ce peuple, digne et assoiffé de justice. Hanna, réfugiée dans notre quartier, nous dit l'état de son appartement après le passage des soldats israéliens qui s'y sont installés pendant quelques heures... tout est démolî, même la crèche, petit vestige d'un Noël que nous n'avons pas fêté... Et dans les yeux résignés de Hanna, je lis l'exode de sa famille, réfugiée de Jaffa en 1948... car l'histoire se répète 60 ans après. Peur ? Je ne crois pas l'avoir sentie ou peut-être, oui, lorsque, devant une possible évacuation d'étrangers, j'insiste, nous insistons, dans notre désir de rester ici, près de « nos » gens. Une fois la décision prise, je sens en moi une petite crainte, crainte d'avoir trop insisté, crainte de ne pas avoir pris la bonne décision.

Mais cette crainte est si brève ! Elle devient aussitôt un fort désir de cheminer à côté de notre peuple, errant, déplacé à l'intérieur de son si petit territoire. « Consolez, consolez mon peuple » (Es 40,1)... consolez les parents de Christine, 15 ans, qui meurt étouffée par la peur après qu'une bombe soit tombée à côté de sa maison... consolez Minerva, dont la maison est détruite et dont le fils Nassim (26 ans) est tué par un autre missile 24 heures après. Deux victimes chrétiennes, deux jeunes Palestiniens dont le destin est lié à celui de leur peuple. Aujourd'hui, après trois semaines d'horreur, je ressens encore la rage... rage, voyant que la question palestinienne est réduite à ce que l'on appelle le « terrorisme », oubliant le vrai problème, c'est-à-dire la dépossession de tout un peuple du droit à une vie digne, sur sa propre terre, dans un pays indépendant et libre, en paix avec tous ses voisins.

Dimanche, un fragile cessez-le-feu s'installe. Nous sortons tous. Les rues sont pleines de gens assoiffés de provisions, assoiffés surtout d'un peu d'air « frais », sans bombes, ni Apaches, ni F-16. A la paroisse, notre curé, qui a si fortement dénoncé le massacre et réclamé la justice à travers tant de moyens de communication, soutient sa communauté, nous encourage, nous maintient fermes dans l'espérance, « ancre de notre âme » (He 6,19). Je n'ai jamais entendu prier le Credo avec tant de force ! « Ne crains pas, petit troupeau » (Lc 12,32), continue le chemin avec tout ton peuple. Mais ce qui a donné le plus de force à tout mon être, c'est d'aller avec Nada (enceinte de 5 mois) pour faire une échographie. Le docteur me montre, sur l'écran, le cœur du bébé, petit point blanc qui bat avec force... tic...tic...tic... accroché vigoureusement à la vie, criant au monde que, elle, la vie, est encore aujourd'hui plus forte que la mort !

Dans l'espérance d'un avenir de paix pour tous.

Sœur...

(Par mesure de sécurité, ni le nom de la sœur ni celui de sa communauté ne sont mentionnés.)

Départs

••• **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, Angers (F)
Recteur de l'Université catholique de l'Ouest

Le dernier film d'Amos Gitaï, réalisateur israélien, se déroule de nos jours en France. *Plus tard tu comprendras* est l'adaptation du roman autobiographique de Jérôme Clément, président d'*Arte France*. La première scène est emblématique de ce dédoublement d'une fiction fondée sur la réalité : Victor Bastien, le personnage incarnant l'auteur, se trouve devant le mur où sont inscrits les noms des victimes françaises de la Shoah à Paris ; en arrière, on aperçoit un couple qui essaie également de déchiffrer des noms. Il s'agit de Jérôme Clément et de sa sœur Catherine, les véritables protagonistes. Rendant les choses plus complexes encore, Catherine Clément, philosophe et romancière, vient elle-même de publier un livre sur sa propre vie.¹ Elle y prend quelque distance sur certains points de vue de son frère et raconte le tournage du film dans lequel une actrice joue son rôle...

Jérôme Clément a bâti son récit sur une constatation à la fois simple et intrigante : pourquoi sa mère ne lui a-t-elle jamais parlé de sa propre famille, et cela pendant quarante ans ? Il lui a fallu d'abord découvrir qu'il y avait un silence, et ensuite mesurer ce qu'il cachait. Dès lors, le film prend, lui aussi, l'aspect d'une enquête dans les papiers de famille, puis dans les archives publiques. Au cours du repas hebdomadaire qu'il prend avec sa mère Rivka, interprétée par Jeanne Moreau, Victor tente de l'interroger. Aux

petits soins de son fils chéri, Rivka doit sans cesse se lever pour aller chercher quelque chose, esquivant avec brio les graves questions qu'il pose. Soutenu par sa femme, accompagné de ses deux enfants, des adolescents dont le rôle a été confié par Gitaï à un garçon juif et une jeune Palestinienne, Victor se rend dans le village où s'étaient cachés ses grands-parents maternels pendant l'occupation allemande. Dans l'ancienne chambre d'hôtel, il demande à rester seul. Le cinéaste change alors de style et, en une scène audacieuse de retour en arrière, nous fait voir un couple dansant, étroitement enlacé dans un bonheur rendu intense par sa fragilité même. Puis c'est l'arrestation et le départ vers l'inconnu, vers l'horreur, traité de façon presque onirique.

***Plus tard tu comprendras,*
d'Amos Gitaï**

« *Plus tard tu comprendras* »



1 • Mémoire, Stock, Paris 2009, 580 p.

cinéma

35 Rhums,
de Claire Denis

Le film revient alors à la période contemporaine. Rivka, le jour de Kippour, emmène ses petits-enfants à la synagogue. Tandis que le chantre entonne la lamentation, elle leur confie son secret sous la forme de l'étoile jaune qu'elle avait dû porter, signe d'opprobre devenu symbole de fierté. A la mort de Rivka, son départ à elle, le cinéaste se permet une charge ridiculisant un jeune rabbin orthodoxe, voulant sans doute faire écho à *Kadosh* (1999) qui dénonçait le judaïsme traditionnel.

La fin du film retourne au style documentaire et même didactique, expliquant les démarches à effectuer pour l'indemnisation des familles juives françaises ayant eu des membres déportés, rendue possible par la reconnaissance de la responsabilité de l'Etat.

Plus tard tu comprendras mêle donc les genres, peut-être pour instruire sans ennui, émouvoir sans emphase. Jérôme Clément a lui-même avoué son trouble et sa difficulté à accepter que le film ne soit pas reconstitution mais interprétation, pointant par là la différence majeure entre la littérature, qui laisse à chacun le soin d'imaginer ou de se souvenir, et le cinéma, qui incarne ses personnages et impose leurs visages.

Claire Denis choisit elle aussi souvent d'insérer une fiction dans un milieu dont la description précise donne paradoxalement une force poétique au film. Ainsi *J'ai pas sommeil* (1994), inspiré de l'affaire Paulin, devenait, à travers le monde de la drogue et de la prostitution, une interrogation sur le mal. On se souvient aussi de *Beau travail* (1999), situé dans le cadre de la Légion étrangère.

35 Rhums se déroule dans le milieu des conducteurs de RER de la banlieue parisienne, en grande majorité des Antillais.

Lionel est l'un d'eux, taciturne mais solide et plein de conscience professionnelle. Il vit avec sa fille, vive, attentionnée, qui s'occupe du foyer dont la mère est absente. L'affection qu'ils se portent leur suffit, et ils ne voient guère la quête d'amour mal dissimulée par ceux qu'ils côtoient.

Claire Denis a voulu réinterpréter le célèbre film du cinéaste japonais Yasujiro Ozu, *Printemps tardif* (1949), en lui empruntant cette intrigue d'une grande simplicité. La cinéaste arrive à donner à son œuvre le même lyrisme et la même nostalgie du temps qui passe et des départs inéluctables.

Elle décrit d'abord l'attachement d'un homme à son métier, silencieux dans la cellule de son train, et arrive à transfigurer par la caméra les bruits, le rythme des lignes qui se croisent et se recroisent, jusqu'à la beauté nocturne des immeubles illuminés, si laids en plein jour. Il y a l'attachement à ses camarades et aux petits verres de rhum des beuveries programmées. Il y a surtout Joséphine, dont il ne pense même pas qu'elle devra le quitter.

Mais vient le temps des départs. La retraite que son camarade avait tant désirée et qui ne fait que lui révéler que sa vie était là. Le rêve d'Amérique du jeune voisin, las d'attendre que Joséphine veuille bien le regarder. Le départ vers l'Allemagne pour se pencher sur la tombe de la mère absente. Le départ, enfin, de la jeune fille, car il convient, un jour, de quitter le foyer de l'enfance. Tout cela, annonciateur d'un autre départ. Avec une grande liberté et le sens d'une âpre beauté, Claire Denis nous fait méditer sur la condition humaine.

G.-Th. B.

Vitriol et fantaisie poétique

••• Valérie Bory, Lausanne
Journaliste

Un mariage où chacun tire une tête d'enterrement. Le metteur en scène Valentin Rossier a eu bien raison de monter la célèbre comédie de Brecht, toujours aussi méchante et caustique, *La noce chez les petits-bourgeois*. Une table dressée pour un banquet, les convives assis autour avec, au centre, le marié et la mariée. Les protagonistes, silencieux, attendent que les derniers spectateurs soient assis. Alors chacun sur scène déballe fébrilement son plateau-repas posé devant lui, dans une irrésistible et crisante symphonie de plastiques.

A l'occasion de cet archétype du repas de famille conventionnel qu'est le repas de noce, les vacheries et les impairs se multiplient, faisant croître la tension jusqu'au jeu de massacre final. Les convives partent en courant, les époux sont sous la table, les meubles faits maison par le marié s'effondrent les uns après les autres, matérialisant la catastrophe sociale.

Valentin Rossier a inséré dans le texte de longs silences embarrassés, succédant à un enjouement forcé, pour dépeindre une situation que Brecht prend pour cible de sa satire sociale : les conventions petites-bourgeoises. Quand retentit la musique disco de *Saturday Night Fever*, personne autour de la table ne bouge une oreille. Malaise. Vient un slow, le beau-frère (V. Rossier) entraîne la mariée dans une danse lascive, provoquant des murmures de désapprobation dans

l'assemblée, tandis qu'on en est déjà à la deuxième chaise brisée sous le poids d'un convive, provoquant des fous-rires contagieux dans la salle. Un couple se déchire dans un féroce désaveu du mariage, les non-dits et les rancœurs sortent au grand jour. Enfin, les meubles n'ayant pas résisté à l'épreuve, les invités non plus, on entend la voix suave d'Elvis Presley dans *Love Me Tender*. Le marié et la mariée enceinte (on l'avait oublié), à quatre pattes, ivres, « commencent leur nuit de noce ».

Maurice Aufair, en père de la mariée mettant les pieds dans le plat, est remarquable, comme tous les comédiens de cette magistrale farce, écrite par le dramaturge marxiste. Les idéologies aujourd'hui sont loin derrière nous ; ne règne que le discours marchand.

Brecht, qui voulait dénoncer l'individualisme petit-bourgeois et les conventions de classe, fait un portrait au vitriol de notre société globalisée, aux valeurs nivélées, où la notion de classe sociale est passée à la poubelle de l'histoire. La force de la satire est intacte chez Brecht qui savait que le théâtre, pour lui destiné à aiguiser la conscience de classe, doit tout autant être un moment de plaisir, de rire, de catharsis.

La noce chez les petits-bourgeois, de Bertolt Brecht

Création du Théâtre du Loup (Genève), en tournée romande

théâtre

Histoires loufoques

Un homme incarne seul sur scène une vingtaine de personnages tirés de la myriade de brèves histoires du livre de Régis Jauffret, *Microfictions*. Yann Mercanton, metteur en scène, comédien, danseur, s'est entiché du jeune auteur déjà « culte » dans les facultés des lettres et dont les récits ciselés pour décrire l'inracontable appellent la mise en théâtre.

Yann Mercanton entre dans la peau du travesti grugé à qui l'on a promis l'opération salvatrice, du témoin d'un crime, de la bourgeoise raciste-sans-le-savoir, du directeur qui veut faire opérer sa secrétaire, décidément trop moche, de la petite frappe sans états d'âme, de celui qui a raté sa vie, de celui (ou celle) qui croit l'avoir réussie, de la mère de 144 enfants, etc. Bref, de tous les déjantés d'une comédie humaine où l'insolite surgit sous les apparences. Il recrée tout ce petit monde avec un bocal à poissons où barbote une éponge, un porte-cintres métallique à roulettes, un carré de tissu (pour des métamorphoses stupefiantes à chaque nouvelle histoire).

Les transformations du comédien sont à elles seules une performance artistique. Rompu aux techniques du corps comme de la voix, il passe du masculin au féminin avec une troublante perfection, mettant tout son talent au service d'un auteur prolique qui a pondu, avec *Microfictions*, plus de 1000 pages, pour 500 histoires « neurasthéniques ». Féru de l'œuvre de R. Jauffret, Y. Mercanton la saisit comme s'il l'avait faite. « Nous voilà désarmés par la justesse de l'observation et contraints de rire du pire », dit-il des textes qu'il porte à la scène.

Hypocrisie, faux-semblants, violence, malaises d'une société en perdition sont la trame des récits terriblement contemporains de Régis Jauffret. Ses petits portraits cruels à la façon des poètes surréalistes, ses paradoxes contés sur l'air de ne pas y toucher, son sens de l'absurde baignent en outre dans l'univers mystérieux de sons et gouttelettes du musicien Stéphane Blok, qui donne toute sa profondeur à ce spectacle étonnant.

Un héros androgyne

Quinze ans après le *Orlando* de Bob Wilson, avec Isabelle Huppert prêtant sa présence ambiguë à ce jeune noble du temps de Shakespeare dont la quête existentielle traverse quatre siècles, un jeune metteur en scène israélien, Amit Drori, s'est lancé dans l'aventure. Le personnage androgyne du conte fantastique de Virginia Woolf, collierette et poignets élisabéthains sur costume noir, est joué par Sylvia Drori, une comédienne au visage adolescent, lumineux, habité par la passion du théâtre.

Se saisissant des accessoires nécessaires au récit dans un des nombreux tiroirs d'une ancienne armoire à pharmacie, elle donne vie à la créature imaginaire de Virginia Woolf, dans un univers visuel (des projections illustrant le voyage d'*Orlando*), musical, animé de différents objets, comme un inattendu buste de l'écrivain, d'où sort une voix caverneuse disant à Orlando, noble mais aussi poète, qu'il est vain d'écrire et que tous les poètes sont des vendus.

La scène est une horloge géante dont le tic-tac rythme les changements d'époque et de lieu. Ce théâtre d'images est le fruit du travail de quelques artistes très inspirés. Ainsi, la demeure de 400 chambres où a grandi *Orlando* est po-

Microfictions, de Régis Jauffret

Coproduction
du Centre culturel des
Riches-Claies et du
Théâtre Arsenic, tour-
née romande en mars

Orlando, d'après le texte de Virginia Woolf

Création du Théâtre de Vidy Lausanne ;
à Strasbourg, au
Festival international
des Giboulées,
les 27-28 mars

sée sur scène, comme une maison de poupée, avec toutes ses pièces illuminées dans la nuit. Le galion, de la taille d'un jouet, prend le large, doucement, sous la voûte étoilée. Magie du théâtre, qui redevient le théâtre de l'enfance.

Mais la deuxième vie d'Orlando va bientôt commencer. Par la voix de son biographe, fruit de la malice de Virginia Woolf qui utilise brillamment les procédés littéraires, il quitte l'Angleterre pour Constantinople, comme ambassadeur extraordinaire du roi Charles Stuart. Sainte-Sophie, le pont de Galata s'embrasent dans un coucher de soleil qui occupe tout l'espace scénique, au moyen d'une caméra.

Orlando donne des fêtes, tombe amoureux, vit en oisif, puis il meurt et on l'enterre. Mais trois déesses le font renaître en femme. Elle s'appelle toujours Orlando, s'allie à une tribu bohémienne, se comporte toujours avec courage et perd quelques illusions.

Le voyage continue, Orlando porte sa maison sur son dos ; c'est une tente de nomade, que la comédienne hisse comme une voile jusqu'au sommet de la scène. Elle se souvient d'avoir été Orlando, jeune lord élisabéthain, mais du point de vue d'une conscience féminine.

Rentrant au bercail, elle découvre la condition de femme sur le pont d'un bateau cinglant vers l'Angleterre : « Tout l'édifice de l'économie féminine repose sur cette pierre fondamentale, la chasteté. » Orlando retrouve son pays en tant que femme de lettres dans l'Angleterre victorienne.

Cette fantasmagorie, pleine d'érudition, est aussi un essai, davantage poétique qu'idéologique, sur l'être *femme*. Passant du genre masculin au genre féminin par la seule grâce de l'écrivain, l'être profond d'Orlando, sa nature rêveuse, son esprit libre, demeurent exactement les mêmes.

C'est là le message de Virginia Woolf, féministe, qui vivait au moment d'écrire ce roman, une histoire d'amour avec une femme.

V. B.

Sylvia Drori, le nouvel
« Orlando »



Montaigne

Honnête homme ou sage ?

● ● ● Gérard Joulié, Epalinges

Michel Bouvier,
Montaigne rendu aux siens. J'ai vaincu la mort, t. I ; Le grand coucher de l'universelle vanité, t. II,
François Xavier de Guibert, Paris 2007 et 2008, 272 p. et 252 p.

« Le sot projet que de se peindre », disait le jeune et fougueux Pascal devant les *Essais* de Montaigne, œuvre d'un homme mûr. Ce n'est pas que Montaigne pensât très différemment de son cadet, qui ne voyait dans le cœur humain que vide et ordures, mais il ne pouvait s'empêcher d'éprouver un certain plaisir à trier ces ordures, à leur donner des noms, à les faire briller au soleil de l'intelligence, à faire enfin l'inventaire de l'humble trésor qu'il portait dans son cœur avant d'en prendre congé. On appelle cet intérêt pour soi, occupation de moraliste. Montaigne était moraliste sans le savoir, car en ce temps-là, les professeurs et les universitaires n'existaient pas encore pour étiqueter les choses. Michel de Montaigne était surtout un honnête homme, mot qui a disparu de notre langage et dont nos contemporains ont perdu la signification. Eh bien ! justement, un honnête homme est quelqu'un qui ne se pique et ne fait profession de rien. C'est l'homme de l'*otium* (loisir) et non du *negotium* (travail). Ce *ne privatif* porte le poids de toute une civilisation, celle qui a porté les hommes jusqu'aux temps modernes. Mais Montaigne ne parle pas de lui comme le fera plus tard Jean-Jacques Rousseau, le citoyen de Genève, il ne cherche pas à se justifier, à prendre le monde à témoin de ses malheurs ou de ses vertus. Il ne se pose pas non plus comme l'ami malheureux des hommes qui convertit en misanthropie son amour

blessé. Montaigne ne se confesse pas. Sa confession est toute privée. D'ailleurs le monde en son temps se réduisait à une poignée de lettrés capables de lire et de goûter. Il ne joue pas non plus du violon tzigane de la sensibilité, cher aux Paganini du romantisme, il ne recherche pas les suffrages des dames. Il reste Ancien. Il y a des secrets qu'on ne livre pas au commun des hommes. A le lire, on respire l'air salubre de l'altitude, alors que chez Chateaubriand ou chez Rousseau, pour prendre une comparaison facile, on n'est jamais très loin de la chambre à coucher ou de la cuisine. Montaigne reste bien emmuré dans son moi et dans sa tour tapissée de livres.

Le plaisir de la quiétude

Aussi, pour bien le lire et le comprendre, il est recommandé d'avoir un certain âge. Montaigne n'est pas un écrivain pour la jeunesse. Seul un homme d'expérience qui se retourne sur lui-même peut juger, comparer, apprécier avec intelligence et discernement. La jeunesse n'est qu'un bouillonnement informe, sauvage, d'appétits et de passions indifférenciés. Montaigne a mis de l'ordre dans sa maison, il a dompté ses passions qui, hors celle de connaître, ne furent jamais des plus fougueuses, car il ne s'est jamais mis en tête de prendre d'assaut le ciel, comme Montluc faisait le siège de Sienne. Il est

doux de le lire au couchant de sa vie, adossé à un mur de verger chauffé et doré par les rayons d'un soleil d'arrière été.

D'ailleurs, comme ses chers Anciens, Montaigne préférait l'atmosphère douce et tranquille de l'amitié aux orages, aux ravages et aux naufrages de la passion. On est ici deux bons siècles avant Chateaubriand. L'amour lui semble, comme aux Anciens, une folie, une démence propre à troubler sa quiétude contemplative et qui n'est supportable que parce qu'elle est passagère. Il préférait infiniment l'amitié. Il opposera, comme Descartes, l'amour goût à l'amour passion, l'amour agi à l'amour subi, et le plaisir à la passion. On ne saurait être moins romantique. Mais ce n'est pas non plus un libertin déchaîné. Les courtisanes de Vénus seront tout à fait de son goût.

Fi du malheur !

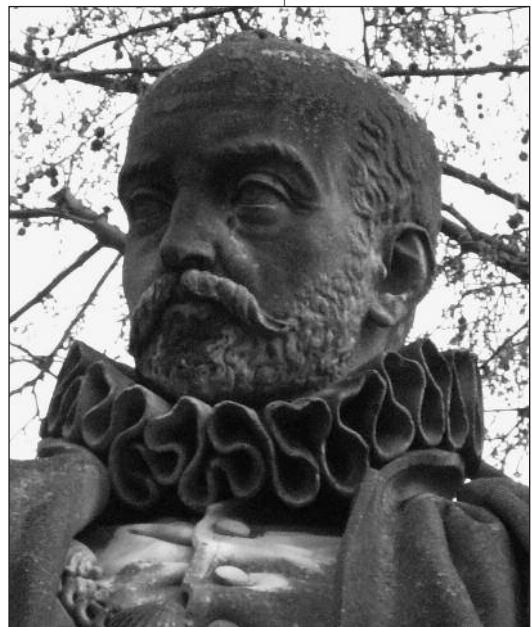
Il est instructif de constater à ce sujet que Proust, plus pascalien qu'il n'y paraît, était en totale contradiction avec Montaigne. Proust estimait l'amitié, comme la conversation, vaine et creuse, une perte de temps, et il voyait dans l'amour passion, dans l'amour jaloux, dans les souffrances et les humiliations d'un amant trompé, un instrument de connaissance de soi nécessaire au salut, salut tout terrestre au demeurant. Le malheur était à ses yeux infiniment préférable au mol édredon de l'amitié et au papillonnage dans les livres que pratiquait Montaigne, même si c'était pour se nourrir de leur substantifique moelle.

Pour moi, si je devais retenir une seule phrase de Montaigne, ce serait celle-ci, que chérissent également les sages et les paresseux (c'est souvent la même race) : « Vous dites que vous n'avez rien fait aujourd'hui, que vous n'avez

rien appris, vous êtes un grand fol. N'avez-vous pas vécu ? C'est non seulement la plus mémorable, mais la plus illustre de vos occupations. » Ce qu'il écrit de ses lectures m'enchanté également : « Les difficultés, si j'en rencontre en lisant, je n'en rogne pas mes ongles ; je les laisse là, après leur avoir fait une charge ou deux. Si je m'y planterais, je m'y perdrais, et le temps ; car j'ai un esprit primesautier. Ce que je voy de la première charge, je le voy moins en m'y obstinant. C'est pourquoi je n'aime que des livres plaisants et faciles qui me chatouillent ou ceux qui me consolent et conseillent à régler ma vie et ma mort. »

Et dans ce propos, comme on sent bien son Gascon : « J'aime, entre les galants hommes, qu'on s'exprime courageusement ; que les mots aillent où va la pensée. J'aime une société et familiarité fortes et viriles, une amitié qui se flatte en l'âpreté et vigueur de son commerce. »

Montaigne, sculpture
de Dominique Maggesi,
Bordeaux



Et ici, où on ne l'attend pas, comme il sait nous attendrir : « Si je craignais de mourir en autre lieu que celui de ma naissance ; si je pensais mourir moins à mon aise éloigné des miens, à peine sortirais-je hors de France ; je ne sortirais pas sans effroi hors de ma paroisse. Ce n'est pas contre la mort que nous nous préparons ; c'est chose trop momentanée. A dire vrai, nous nous préparons contre les préparations de la mort. Si nous avons su vivre constamment et tranquillement, nous saurons mourir de même. »

Les gens de Port-Royal lui reprochaient d'avoir trop parlé de soi. Au fond, tous leurs reproches se résument à celui-ci : n'avoir pas eu une vigoureuse haine de soi. Mais c'est oublier qu'en parlant de lui, il parlait de bien autres choses. Mais ces choses-là devaient être tuées ou entraînées aux yeux des jansénistes sévères dans la catégorie des ordures, des futilités ou du divertissement.

On a dit aussi : il a douté de toutes choses et même du doute. Certes, mais ce que lui a reproché Pascal, auquel il faut toujours revenir quand on parle de Montaigne comme de son lecteur le plus attentif, c'est d'avoir douté mollement et de n'avoir pas cherché en gémissant. C'est que, quoique né primesautier, Montaigne n'avait pas comme l'Auvergnat un naturel impatient. Il voit même dans l'impatience la source de bien des misères.

Païen ou chrétien ?

En ce temps-là, les jansénistes n'avaient pas encore inventé la grâce, cette céleste violence faite à la nature humaine corrompue. Montaigne était-il pélagien sans le savoir ? Se reposait-il trop sur la nature humaine, créée bonne jusqu'à la chute ? Selon qu'on est, par tempérament ou par doctrine (et la doctrine suit

souvent le tempérament) d'un bord ou de l'autre, on répondra oui ou non. La suite des temps semble avoir plutôt donné raison à Pascal, dans la mesure où, de Voltaire à Anatole France, on rencontre plus de zélateurs de Montaigne que de Jésus-Christ.

Au fond, Montaigne n'était ni un écrivain ni un philosophe au sens que nous donnons aujourd'hui à ces mots : c'était un honnête homme. Pascal a dit en parlant de Platon et d'Aristote que leur grande affaire n'était pas d'écrire des livres qui les rendissent célèbres, mais de bien vivre. Montaigne a suivi leur conseil.

Ses *Essais* ne sont rien d'autre que le fruit mûr d'un loisir studieux tombé à sa saison dans le verger des lettres, c'est-à-dire d'une paresse bien meublée. Il était prêt, pour vivre, à planter là à tout moment ses chers livres, contrairement à Proust qui avait cessé de vivre (c'est-à-dire d'aller dans le monde perdre son temps), pour suivre le conseil de Pascal et s'enfermer dans sa chambre pour y rentrer en soi et n'en plus sortir. Il était même plus philosophe que Platon et Aristote qui cherchaient à convertir à leur philosophie quelques disciples et non des moindres, comme Denys, tyran de Sicile, et le jeune Alexandre, fils de Philippe de Macédoine.

Montaigne est-il chrétien ? Si être chrétien, c'est quitter le monde pour suivre le Christ et chercher la voie étroite, alors Pascal passe Montaigne de cent coudeées ; mais si l'on peut faire son salut dans le monde sans crainte et sans tremblement (comme le laisse aussi entendre l'Eglise dans sa grande mansuétude) en étudiant les Anciens dans sa bibliothèque et, sans partir en croisade, en administrant sagement les affaires de son royaume ou de sa cité, alors Montaigne fut sans conteste un bon catholique.

L’Evangile lui-même ne tranche pas, puisque l’on voit un larron accéder directement au paradis et un ouvrier qui n’a travaillé qu’une heure recevoir le même salaire que ses compagnons qui se sont levés le matin.

D’ailleurs les poètes et philosophes de la Renaissance avaient résolu le problème de la façon suivante : on vit d’abord une vie mondaine, on court les femmes comme on court les cerfs, on fait la guerre, on chante ses amours, on compare le corps des femmes à celui des déesses de la mythologie, on voit des nymphes dans les bois, des naïades dans les rivières et des sirènes dans les grottes, puis, l’âge venant, on songe aux fins dernières, on se convertit et l’on fait une fin chrétienne. Mais au XVII^e siècle, les prédicateurs demandaient un peu plus à leurs ouailles et l’on voyait des La Valilière entrer au couvent avant trente ans.

Gaie sagesse

Montaigne, nourri des philosophes de l’Antiquité plus que de l’Evangile et des Pères ? Oui. Seulement, si comme l’a dit Péguyl, la différence n’est pas tant entre païens et chrétiens qu’entre l’homme moderne et l’homme ancien, on peut inférer que Sénèque, tout païen qu’il était, était plus proche de l’Evangile que nos contemporains post-chrétiens.

Montaigne n’est pas mort à cheval, comme il l’avait souhaité, mais en écoutant la messe dans sa chambre, sans, croit-on savoir, que les médecins, qui en ce temps-là étaient moins cruels que du temps de Molière, aient eu à s’acharner sur son corps mourant.

« Les plus belles vies sont, à mon gré, disait-il, celles qui se rangent au modèle commun et humain, avec ordre, mais sans miracle, sans extravagance. Or la vieillesse a un peu besoin d’être traitée

plus tendrement. Recommandons-la à ce dieu protecteur de santé et de sagesse, mais gaie et sociable. » « Gaie et sociable », c’est là tout Montaigne, jusque dans l’appréhension d’un miracle qui viendrait troubler l’ordre de la nature. Crée par Dieu ou non ? Montaigne, honnête homme ou sage ? Chrétien ou païen ? Ou les quatre à la fois ?

G. J.



Notre-Dame de la Route
1752 Villars-sur-Glâne
www.ndroute.ch

22 -28 mars 2009

« *Donner du sens,
donner du goût à la vie* »
*A la lumière des Exercices de
St Ignace*
avec Alain Guyot s.j.

29 mars - 4 avril 2009

12 - 19 avril 2009
Retraites individuellement guidées
avec Bruno Fuglistaller s.j.

21 avril 2009

*Sensibilisation à l’approche
d’Anthony de Mello s.j.*
avec Rosette Poletti

25 - 26 avril 2009

Prier avec la Bible
avec Marie-Christine Varone,
enseignante du NT à l’Uni Fribourg

2 - 3 mai 2009

*Récollection pour couples
La place du pardon dans notre
relation de couple*
avec Xavier Maugère, animateur
pastorale familiale

Informations et inscriptions :

✉ ++41 26 409 75 00 www.ndroute.ch

Le mystère de la conscience

Jean Pillon
Neurosciences cognitives et conscience. Comprendre les propositions des neuroscientifiques et des philosophes, Chronique Sociale, Lyon 2008, 240 p.

Qu'est-ce que la conscience ? La question nous confronte aux difficultés de la définition : le mot a plusieurs sens, éveil par rapport au sommeil, conscient par rapport à inconscient ou subconscient, conscience morale, etc. La seconde question, sujet de ce livre, est encore plus embarrassante : comment le cerveau « fabrique-t-il » la conscience ? De l'avis de tous les spécialistes, le mystère reste opaque, mais, en simplifiant, deux théories philosophiques s'opposent. D'un côté, les naturalistes matérialistes (souvent des neuroscientifiques qui s'appuient sur les progrès impressionnantes des techniques permettant de « voir » travailler le cerveau) affirment qu'il n'y a rien d'autre que le cerveau avec ses milliards de neurones et leurs connexions innombrables, ses neurotransmetteurs et sa plasticité extraordinaire. Certains, comme Jean-Pierre Changeux,¹ vont jusqu'à prédire que la science expliquera un jour pourquoi nous sommes conscients, libres, désirant le bonheur, capables de deviner les pensées des autres, etc. De l'autre côté, les spiritualistes dénoncent la prétention « réductionniste » des naturalistes et, comme Paul Ricoeur, mettent le doigt, sur des défauts de raisonnement. Le plus célèbre d'entre eux, Descartes, qui séparait catégoriquement le corps et l'esprit (« dualisme »), n'est plus suivi de nos jours, mais plusieurs philosophes modernes, croyants ou incroyants, continuent de penser qu'il y a des réalités - l'esprit, la conscience, l'introspection, l'espoir, la liberté - qui

ne sont absolument pas expliquées ni réductibles à la neurophysiologie. La tradition chrétienne se range de ce côté. Jean Pillon (le dernier paragraphe de sa conclusion nous l'apprend) part de sa foi chrétienne et veut nous convaincre que les neuroscientifiques ont tort. Sur le fond, on ne peut qu'être d'accord avec lui, et aussi admirer l'ampleur de son travail qui compile honnêtement d'innombrables travaux neuroscientifiques. Pourtant le lecteur reste sur sa faim car l'analyse des arguments philosophiques paraît plus faible. Il faut dire que le dialogue entre scientifiques et philosophes est très difficile.² En plus, il ne me paraît pas correct de confondre le débat matérialisme/spiritualisme au sujet du cerveau, avec celui plus vaste et différent entre foi et science. Sur la forme, le principal reproche que je ferais à cet ouvrage est qu'il n'est pas satisfaisant pour ceux qui connaissent un peu le sujet et qu'il n'est pas assez simple et clair pour une bonne vulgarisation de ce domaine éminemment ardu. Il sera cependant très utile, ne serait-ce que par sa très riche bibliographie, à tous ceux qui veulent essayer de pénétrer dans les arcanes du cerveau, ce grand inconnu.

Jacques Petite

1 • *L'Homme neuronal*, Fayard, Paris 1983, 334 p.

2 • **Jean-Pierre Changeux, Paul Ricoeur**, *La Nature et la Règle*, Odile Jacob, Paris 1998, 350 p.

■ Anthropologie

Bernd Janowski

Dialogues conflictuels avec Dieu

Une anthropologie des psaumes

Labor et Fides, Genève 2008, 488 p.

Aujourd’hui où le langage du marché envoit la vie quotidienne et les relations humaines, il est bienfaisant de se plonger ou replonger dans les psaumes bibliques. Ces textes ne parlent pas d’un spectateur passif, mais des tourments et de l’enthousiasme, du « désespoir » et de la reconnaissance d’un homme qui se plaint afin de confronter Dieu à son malheur ou qui le loue pour le remercier de l’avoir sauvé.

L’anthropologie des psaumes de Bernd Janowski, professeur à l’Université de Tübingen en Allemagne, prend comme point de départ les questions fondamentales adressées à Dieu dans les psaumes de plainte et de reconnaissance : « Mon Dieu, mon Dieu, en vue de quoi m’as-tu abandonné ? » ou encore : « Jusqu’à quand mon ennemi s’élèvera-t-il contre moi ? » Ce n’est pas que celui qui s’exprime soit à plaindre ou qu’il se lamente des temps difficiles, du climat, des impôts, des voisins et des collègues ou de la société entière ; celui qui prie dans les psaumes se plaint parce que Dieu l’a abandonné et qu’il risque d’être livré à un monde rempli d’injustice et de mépris.

L’ouvrage de Janowski, dans une première partie intitulée *De la vie vers la mort*, débute par des thèmes comme l’« abandon de Dieu », le harcèlement, la maladie. Il aborde ensuite, dans la seconde partie, *De la mort vers la vie*, des sujets comme la précarité, la délivrance de la mort, la louange de Dieu, ainsi que la confiance en Dieu, avec un regard sur le Nouveau Testament.

Plusieurs annexes en encadrés, comme *Le mystère du mal* ou *La justice*, résument des thèmes bibliques. Par ailleurs, le livre est enrichi d’une quarantaine de reproductions provenant d’œuvres de l’Ancien Orient, qui éclairent le texte explicatif de l’exégète. Quelques reproductions de manuscrits du Moyen-Age, ainsi que des œuvres modernes comme celles de Paul Klee complètent encore le texte. Bref, c’est un ouvrage très fouillé pour l’étude et la réflexion. On saura gré aux Editions Labor et Fides d’en avoir assuré une assez bonne traduction en français.

Joseph Hug

Sous la direction de

B. Bourgine, J. Famerée et P. Scolas

L’invention chrétienne du péché

Cerf, Paris 2008, 130 p.

« Avoir pensé le mal comme péché, c'est avoir rendu possible de ne plus voir le mal comme irrémédiable. » Reprenant l’intuition d’Adolphe Gesché, ses disciples explorent cette possibilité par diverses contributions rassemblées dans cet ouvrage.

Se démarquant d’une compréhension négative du péché qu’un certain jansénisme a instillé dans la conscience moderne, elles insistent sur la bonne nouvelle... du péché, cette faute pardonnable, ce mal dont on peut sortir. En effet, distinguer le péché humain, limité par rapport à un mal/malheur énigmatique et excessif, en le situant dans une Alliance lésée mais non rompue, c'est dire aussi qu'il n'est que l'envers d'un salut, d'une vie, d'un pardon toujours plus grands et surabondants que lui. Sont remis aussi dans leur juste perspective la doctrine du péché originel et la part de responsabilité de l’homme.

On lira avec bénéfice les contributions de J. Famerée et B. Bourgine qui ouvrent et rassemblent la problématique et la fécondité de l’invention chrétienne du péché. A signaler aussi l’apport d’I. Bochet pour ceux qui pensent toujours qu’Augustin identifie platement le péché à la sexualité.

Luc Ruedin

■ Religions

Philippe Borgeaud et Francesca

Prescendi (éd.)

Religions antiques

Une introduction comparée Egypte -

Grèce - Proche-Orient - Rome

Labor et Fides, Genève 2008, 188 p.

Fruit de la collaboration d’une équipe d’universitaires, cet ouvrage offre une introduction claire aux différentes religions antiques et propose une courte bibliographie pour chacune d’elles au lecteur qui souhaiterait approfondir le sujet.

Le polythéisme des Anciens grecs et romains ne repose ni sur un livre ni sur une révélation, et leur pratique se conforme à la tradition ancestrale. Si la mythologie des Grecs, dont Homère et Hésiode sont la source principale, raconte la naissance du monde et des hommes, celle des Romains, qui ont adopté

leur panthéon, s'attache plutôt à la fondation de leur cité et voit une attention particulière à l'observance des rites. Les sacrifices, animés ou inanimés, sont le moyen d'entrer en contact avec la divinité dont la volonté est interrogée à travers différents types de divinations, oracles, haruspices ou augures. Comme les Egyptiens, Grecs et Romains exercent des rites magiques, publics ou privés, souvent difficiles à distinguer de la religion proprement dite.

Dans l'Egypte des pharaons, le temple, dont les alentours sont un lieu de rassemblement lors des fêtes, est un véritable microcosme habité en son cœur secret par la statue du dieu, inaccessible si ce n'est au prêtre qui, chaque jour, selon un rituel précis, l'asperge, l'habille, la farde, l'oint et procède à des offrandes.

D'intérêt majeur apparaît le chapitre consacré aux différentes conceptions des origines de l'humanité. Il montre que loin de se développer en vase clos, les civilisations antiques, sans en excepter la tradition juive, se sont mutuellement influencées et recélent des traits communs. Outre le récit babylonien du déluge, déjà répandu au deuxième millénaire et repris dans la Bible ainsi que dans la mythologie grecque et latine, des schémas identiques se retrouvent, construits, dans le cas de la Bible, dans une perspective monothéiste, toutes similitudes qui ouvrent aux spécialistes un champ de recherche en voie d'exploration.

Renée Thelin

Mauro M. Morfino

Vivre la Parole pour la comprendre

L'enseignement des Sages juifs et des

Pères de l'Eglise

Lethielleux, Paris 2007, 220 p.

Notre époque se caractérise heureusement, depuis le concile Vatican II et sa constitution sur la parole de Dieu et sa déclaration sur les religions non chrétiennes, par une approche irénique du judaïsme et de ses sources. En témoignent de nombreux ouvrages qui présentent aux catholiques les sources parfois difficilement accessibles de la pensée juive. Le livre de Mauro Morfino, qui date de 1990 pour l'original italien, professeur à la Faculté de théologie de Sardaigne, en est un bon exemple.

L'auteur, bien informé de l'exégèse juive, dans la ligne de l'exégète franciscain de Jérusalem Frédéric Manns, présente l'interprétation juive de la Bible dans le Midrash et y décèle des correspondances avec l'interprétation de la Bible des Pères de l'Eglise. Le point commun des deux, c'est la conviction qu'il faut vivre l'Ecriture pour mieux la comprendre, en particulier à travers quatre attitudes : l'humilité face au texte, la conversion ou l'ascèse de vie, la prière et l'amour du prochain. Morfino cite le philosophe juif Lévinas : « La parole se révèle seulement à celui qui a une confiance absolue en ce Dieu qui parle dans l'Ecriture. »

D'autre part, l'auteur expose quatre principes fondamentaux de l'exégèse midrashique juive : l'unité des Ecritures et l'unité entre les différentes parties de l'Ecriture, l'Ecriture expliquée par elle-même et le fait qu'elle renferme une pluralité de significations.

La seconde partie, consacrée à l'exégèse des Pères de l'Eglise, est plus courte : elle présente l'avantage de fournir de nombreuses citations des Pères. Morfino les relit dans la même perspective : vivre la parole pour la comprendre.

Le principe de lecture mis en lumière par l'auteur (montrer la convergence entre herméneutique juive ancienne et herméneutique patristique) ne signifie pas une coexistence pacifique. Au contraire, les Pères vivaient à une époque d'affrontement. Il aurait été utile de citer aussi des auteurs syriaques, comme Aphraate, dont la méthode exégétique était encore plus proche des auteurs juifs que ne l'étaient les Pères d'expression grecque.

L'ouvrage est enrichi d'un bref lexique, très utile pour repérer les termes de la tradition juive. Il est préfacé par Enzo Bianchi, prieur de la communauté de Bose en Italie du Nord.

Joseph Hug

Eglise

Pascal Desthieux

La confession

Enfin je comprehends mieux !

Saint-Augustin, St-Maurice 2008, 160 p.

Ce petit livre tombe à pic : il sort juste après les *Recommandations visant à renouveler la confession individuelle dans le cadre de la pastorale du pardon*, de la Conférence des évêques suisses (décembre 2007), et juste avant le *Décret* de cette dernière concer-

nant les absolutions collectives (canon 961), paru en janvier 2009. (Voir les pp. 11-14 de ce numéro, n.d.l.r.)

L'ouvrage reprend la forme dont l'auteur s'est déjà servi avec bonheur à propos de l'eucharistie (*La messe, enfin je comprehends tout*, 2006) : de brefs paragraphes, des anecdotes savoureuses, des textes bibliques, des citations du Rituel, des paroles de saints, un résumé au terme de chaque chapitre, suivi d'un quiz avec questions et réponses afin de vérifier la compréhension de ce qui précède, le tout agrémenté de dessins humoristiques. Les six chapitres explorent l'histoire mouvementée de ce sacrement en dégageant : les constantes ; les diverses manières de le vivre aujourd'hui, notamment dans la complémentarité entre les célébrations pénitentielles communautaires et la rencontre individuelle avec l'absolution sacramentelle ; le choix du confesseur et du lieu de la rencontre, l'importance de l'accueil mutuel et de la proclamation de la Parole de Dieu, à la lumière de laquelle se vit la relecture de l'existence ; le déroulement concret de la célébration, le temps de prière avant de recevoir le signe du pardon et l'invitation à prolonger la réconciliation ainsi obtenue.

Le curé-doyen de Romont croit aux bienfaits de la confession individuelle, même s'il est conscient des difficultés que représente cette démarche - et des résistances que la suppression voulue par les évêques de l'absolution collective dans certains diocèses helvétiques provoquera.

A ceux qui ne sauraient plus « comment faire », il fournit avec doigté et pédagogie un mode d'emploi détaillé. Il répond simplement aux questions que presque tout le monde se pose et il apporte des pistes pastorales de solution à la crise que connaît la réconciliation individuelle. Et surtout, il dégage la portée théologique et ecclésiale du sacrement du pardon : c'est la miséricorde du Père qui en constitue le centre et non l'accusation des péchés ; c'est vers une expérience de joie spirituelle qu'il conduit, par la libération qu'il offre et la rencontre aimante avec le Seigneur de toutes les tendresses.

François-Xavier Amherdt

Bernard Sesboüé
L'Evangile et la Tradition
Bayard, Paris 2008, 240 p.

Bernard Sesboüé nous invite à réfléchir à nouveau (après son livre *L'Evangile dans l'Eglise*, 1975), au sens du mot Tradition. Tradition qui, loin de fixer une fois pour toutes les dogmes et les pratiques, est plutôt une réactualisation de la Parole de Dieu. En effet, notre souci est de transmettre avec fidélité l'Evangile, la Parole de Dieu, qui s'inscrit et s'incarne dans l'histoire. L'Evangile est un dynamisme, c'est-à-dire une énergie à vivre et à transmettre, et cette transmission passe par l'Eglise. Malgré ses faiblesses et ses erreurs possibles, nous avons besoin d'elle pour cette transmission.

L'auteur a choisi quelques périodes-clés de l'histoire pour montrer comment l'Eglise a cherché à reformuler les dogmes pour rester fidèle au sens de sa foi, car la langue évolue, les mots ne signifient plus la même chose d'une époque à l'autre. Il faut par conséquent chercher la meilleure terminologie, la meilleure traduction, sinon il peut y avoir contre-sens ou trahison !

Ce livre sera sans doute utile à ceux qui se forment à transmettre l'Evangile avec un esprit ouvert à une plus grande intelligence de la foi, et cherchent aussi à comprendre l'évolution au cours de l'histoire. Malheureusement il risque fort de ne pas être reçu par ceux qui s'enferment dans une mauvaise interprétation de la Tradition et nuisent, de ce fait, à l'unité de l'Eglise et à la force de son témoignage.

Françoise Giraud

Michel Cool et Bernadette Sauvaget
Le mystère Lourdes d'hier à aujourd'hui
Desclée de Brouwer, Paris 2008, 190 p.

Alors que s'est achevé le 150^e anniversaire des apparitions de Lourdes, deux journalistes nous font redécouvrir l'histoire et la modernité de ce haut lieu de la catholicité. Environ six millions de pèlerins se rendent chaque année à Lourdes, c'est-à-dire 500 000 par mois ! Nous sommes invités à regarder quelques-unes de ces personnes alors qu'elles circulent, qu'elles déambulent entre la grotte des apparitions, les fontaines, les piscines. Cette foule recueillie se conforme aisément à des rituels collectifs (les processions, la ré-

citation du chapelet) et s'exprime par des gestes simples (toucher le rocher, tenir un cierge à la main, s'arrêter auprès du Gave). Dans ce large espace, il semble que le temps quotidien soit laissé à l'extérieur, qu'il soit sacré. Les malades sont présents ; ils font partie de cette mystérieuse géographie. C'est une rencontre avec l'humanité d'aujourd'hui avec, pour chacun de ces visages, le poids de souffrances physiques, de blessures morales et, c'est là le miracle, une espérance qui brille dans la discréetion. Lourdes continue d'exercer une fascination pour les catholiques, mais aussi pour des hindous, des musulmans. Au-delà du mercantilisme qui règne autour du sanctuaire, la question du sens de la vie se trouve, une fois de plus, posée et creusée. Une recherche est à l'œuvre au fond du cœur de chaque pèlerin.

Louis Christiaens

■ Essais

François Vouga
Politique du Nouveau Testament
Leçons contemporaines
Labor et Fides, Genève 2008, 178 p.

L'étude de deux passages du Nouveau Testament apparemment contradictoires - l'un tiré de l'Apocalypse, l'autre de l'Epître aux Romains - constitue le point de départ de la réflexion à laquelle François Vouga invite son lecteur. La problématique de cet essai est celle de l'articulation entre exercice du pouvoir politique et pouvoir économique, question tout aussi cruciale au I^e siècle après Jésus-Christ que de nos jours. Quels sont les éléments de réponse ou les pistes de réflexion apportés par le Nouveau Testament ? A une économie toute-puissante, s'oppose une société gérée par une autorité politique se développant, à partir d'un rapport à Dieu, dans des limites fondées sur le respect de l'individu et de sa liberté. L'exercice du pouvoir doit être soumis à des bornes bien définies. Au détour de l'étude, d'autres passages du Nouveau Testament et d'une multitude de textes différents, apparaît également l'idée du don gratuit, véritable paradoxe pour une société régissant les échanges sur le plan d'une reciprocité purement économique, et qui constitue une alternative au système d'organisation connu.

D'autres thèmes encore sont traités dans cet essai, brièvement ou de manière plus détaillée, mais nulle part l'auteur ne force le jugement de son lecteur : il suggère des parallèles possibles entre passé, présent et futur, sans jamais les expliciter de manière trop tranchante. Il encourage la réflexion plutôt que de donner des réponses toutes faites.

Elodie Paillard

■ Psychologie

Boris Cyrulnik
Autobiographie d'un épouvantail
Odile Jacob, Paris 2008, 286 p.

Catastrophes naturelles, changements culturels, terrorisme, perversion, enfants cachés, adoptés, etc. Quand le réel est fou, la blesure trop profonde, la parole incertaine, le trauma transforme la personne en « épouvantail » qui s'applique à ne pas penser. « On souffre moins quand on a du bois à la place du cœur et de la paille sous le chapeau. Mais il suffit qu'un épouvantail rencontre un homme vivant qui lui insuffle une âme, pour qu'il soit à nouveau tenté par la douleur de vivre. » Il a le choix soit de s'abandonner à la souffrance et devenir une éternelle victime, soit de la transcender. La résilience, qui invente une stratégie de retour à la vie, est réconciliation.

Neuropsychiatre et directeur d'enseignement à l'Université de Toulon, Boris Cyrulnik, une fois encore, nous emmène, d'exemples en expériences, vers la réparation des blesures. Ce livre ouvre à la vie et à la liberté de chacun, en mettant l'empathie, l'écoute, l'humour, l'altérité, la solidarité et l'accès à la parole au centre de la souffrance pour la transformer.

Un immense espoir dans les souffrances du monde et un appel à la responsabilité.

Marie-Thérèse Bouchardy

livres reçus

Baudoz Jean-François, « Prendre sa croix. » *Jésus et ses disciples dans l'Evangile de Marc*. Cerf, Paris 2009, 144 p.

Benoît XVI, *Dieu se cache sous les traits d'un enfant. Homélies de Noël*. Parole et Silence, Paris 2008, 130 p.

Benoît XVI, *Pensées sur la Parole de Dieu*. Parole et Silence, Paris 2009, 98 p.

Berranger Olivier de, *Chroniques d'un évêque de banlieue*. Parole et Silence, Paris 2009, 294 p.

Bonvin Jean-Michel, *Amartya Sen. Une politique de la liberté*. Michalon, Paris 2008, 122 p.

*****Col.**, *Chrétiens : de l'audace pour la politique*. Parole et Silence, Paris 2009, 190 p. [42064]

*****Col.**, *Les constellations du croire. Dispositifs hérités, problématisations, destin contemporain*. Labor et Fides, Genève 2009, 202 p. [42069]

*****Col.**, *Prix littéraire Femina 2008. « Mes merveilleux voisins ! »* Femina-Edipresse, Lausanne 2008, 56 p. [42041]

*****Col.**, *Vatican II. La sacramentalité de l'Eglise et le Royaume*. Parole et Silence, Paris 2008, 262 p. [42030]

Derroitte Henri, *Langage symbolique et catéchèse communautaire*. Lumen Vitae, Bruxelles 2008, 256 p.

Fouilloux Etienne, *Les chrétiens français entre guerre d'Algérie et mai 1968*. Parole et Silence, Paris 2008, 364 p.

Giussani Luigi, *Peut-on vivre ainsi ? Une étrange approche de l'existence chrétienne*. Parole et Silence, Paris 2008, 362 p.

Gueullette Jean-Marie, « Ces femmes qui étaient mes sœurs... » *Vie du Père Latoste, apôtre des prisons (1832-1869)*. Cerf, Paris 2008, 336 p.

Habersaat Jean-Pierre, *De la Place rouge à la Cité interdite avec le Transsibérien*. Récit. Slatkine, Genève 2009, 112 p.

Houziaux Alain, *Christianisme et conviction politique. Trente questions impertinentes*. Desclée de Brouwer, Paris 2008, 288 p.

Mancuso Vito, *De l'âme et de son destin*. Albin Michel, Paris 2009, 384 p.

Marliangeas Bernard, *L'eau et l'Esprit. Vie spirituelle et liturgie*. Cerf, Paris 2009, 210 p.

Musy Guy, *Temporal. Parole et Silence*, Paris 2009, 128 p.

Ouaknin Marc-Alain, *Zeugma. Mémoire biblique et déluges contemporains*. Seuil, Paris 2008, 524 p.

Paglia Vincenzo, *La Parole de Dieu chaque jour*. Parole et Silence, Paris 2009, 612 p.

Pannenberg Wolfhart, *Théologie systématique*. Cerf, Paris 2008, 592 p.

Poupard Paul, *Le développement des peuples. Entre souvenirs et espérance*. Parole et Silence, Paris 2008, 130 p.

Sesboüé Bernard, *Invitation à croire. II. Des sacrements crédibles et désirables*. Cerf, Paris 2008, 354 p.

Surin Jean-Joseph, *Questions sur l'amour de Dieu*. Desclée de Brouwer, Paris 2008, 200 p.

Torrell Jean-Pierre, *Théologie et spiritualité, suivi de Confessions d'un « théomiste »*. Cerf, Paris 2009, 80 p.

Wurstemberger Thibaut de, *Le petit carnet bleu de Maître Wong*. Parole et Silence/Lethielleux, Paris 2008, 72 p.

Wurstemberger Thibaut de, *Maître Wong. Et le soir venu, la neige commença à tomber...* Parole et Silence/Lethielleux, Paris 2008, 144 p.

Ces livres peuvent être empruntés

au CEDOFOR

18 r. Jacques-Dalphin
1227 Carouge
t 022 827 46 78

www.cedofor.ch

Mystère polymorphe



Il court partout. Il observe tout, goûte tout, touche tout. Son cerveau fonctionne à plein régime. Il possède déjà un stock impressionnant de mots. Il a le sens de l'humour. Devant un truc marrant, il dit « c'est golo ». Il voue un culte immoderé aux voitures, identifiant du premier coup les « Yota » et les « Faroméo ». Et s'il ne démêle pas encore les méandres de la généalogie, ouvrant des yeux incrédules quand je lui explique que je suis la maman de sa maman, il saisit parfaitement, en revanche, la notion de famille, un mot que je suis fière de lui avoir appris devant la crèche, à Noël dernier, en lui montrant Marie, Joseph et le petit Jésus. Bref, du haut de ses deux ans tout neufs, il est sans conteste la huitième merveille du monde, une évidence que je ne me lasse pas de proclamer à qui veut l'entendre, sauf que plus personne ne veut l'entendre, à force. Mais bon, ce n'est quand même pas ma faute si ce petit bonhomme est aussi vif d'esprit que doux de caractère - ce qui bat en

brèche, soit dit en passant, toutes les sombres théories freudiennes sur l'enfant pervers polymorphe.

Pervers polymorphe ! Voilà bien la plus énorme bêtise qu'ait proférée, sauf son respect, le vieux barbu de Vienne, obsédé sexuel notoire qui ramenait l'entier du mystère humain à des remous d'au-dessous de la ceinture. Ce que j'observe, moi, avec mon petit-fils, comme avec tous les gosses qu'au fil de ma vie j'ai aimés, c'est que chaque enfant est une véritable mine d'or. Toutes les richesses, toutes les promesses sont cachées en lui, prêtes à croître et à illuminer l'histoire de l'humanité, et même à changer le monde, pourvu qu'on lui en donne la possibilité en le chérissant, en le protégeant, en « l'élevant ». Et en lui apprenant l'altruisme, puisqu'il paraît que celui-ci n'est pas inné, comme l'ont démontré des chercheurs suisses au terme d'une série d'expériences sur des enfants de 3 à 8 ans. Jusqu'à 4 ans, ont-ils établi, c'est l'égoïsme qui prédomine, alors que le sens de l'autre ne vient que vers 7 ou 8 ans. Ne nous laissons pas aveugler, toutefois, par un tel constat. Il prouve seulement que pour produire une per-

sonne humaine « complète », c'est-à-dire bien dans sa peau, ouverte aux autres et à Dieu, la nature a besoin de la culture. Et de l'amour. De beaucoup d'amour.

A ce propos, j'ai lu qu'on pourra bientôt remédier au manque d'amour grâce à des pilules miracle à base d'ocytocine, une hormone capable, si l'on en croit Larry Young, un chercheur américain de l'Université d'Emory à Atlanta, de provoquer l'attachement social, la liaison de parent à enfant et même d'adulte à adulte. Des scientifiques l'ont testée avec succès sur les souris, et des firmes d'outre-Atlantique en vendent même sur Internet, sous forme de parfums sensés « booster les relations amoureuses ». Et moi je dis que tout ça, c'est des salades ! Un affligeant réductionnisme matérialiste qui ne correspond en aucun cas à la réalité. Je le sais d'expérience.

Quand j'ai appris que j'allais être grand-mère, j'ai eu peur, vraiment très peur, de ne pas savoir aimer l'enfant qui s'annonçait. Je ne me sentais pas « grand-maternelle » pour un sou. Il me semblait que toutes mes réserves d'amour inconditionnel avaient été épuisées avec mes propres enfants, si

bien qu'il n'y avait plus de place dans mon cœur pour quelqu'un d'autre. De plus, j'éprouvais un certain agacement envers les mémés radoteuses qui ne tarissent pas d'éloge sur leur marmaille. Et puis l'enfant est arrivé, et mon cœur, organe extensible, s'est élargi tout naturellement pour lui faire une place, et je l'ai aimé. Je l'ai aimé, je l'aime à la folie, et maintenant j'embête tout le monde avec mes radotages de mémé complètement gaga. Et je ne prends pas d'ocytocine ! L'amour est un mystère polymorphe.

Gladys Théodoloz



**JAB
1950 Sion 1**

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge

PARTAGER LIRE



Soutenez avec Payot Libraire l'action de la Bibliothèque sonore romande : l'accès à l'écrit pour les personnes dans l'incapacité de lire, grâce au prêt gratuit de livres sonores.

Pour l'achat d'une œuvre en CD livre lu, Payot Libraire reverse Fr. 1.- à la Bibliothèque sonore romande.

PAYOT
LIBRAIRE

© Getty Images, Steven Errico

Opération «Partager Lire» avec la BSR du 2 août 2008 au 31 juillet 2009.

Lausanne Genève La Chaux-de-Fonds Fribourg Montreux Neuchâtel Nyon Sion Vevey Yverdon-les-Bains Berne Zurich